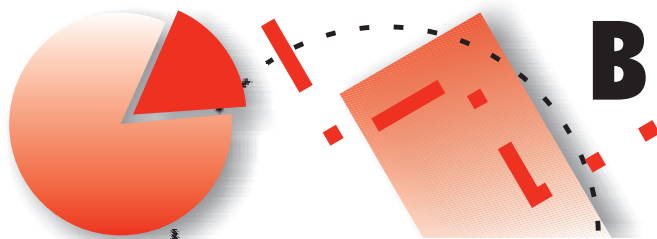


Recherche appliquée



BULLETIN

ISSN: 1483 2852

Édition spéciale
Automne 1999

Édition spéciale sur le développement de l'enfant

C'est avec grand plaisir que la Direction générale de la recherche appliquée présente cette édition spéciale du *Bulletin*, qui porte exclusivement sur le développement de l'enfant. Les recherches dont il est question dans cette publication ont été commandées par Développement des ressources humaines Canada (DRHC) et s'appuient sur l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ). Cette série de recherches s'inscrit dans le cadre de la première étape de l'engagement à long terme de DRHC à l'appui des études empiriques sur le développement de l'enfant au Canada.

Cette étape de la recherche poursuivait une série d'objectifs précis. La principale caractéristique de l'ELNEJ, c'est-à-dire sa capacité de suivre le développement des enfants sur de longues périodes, ne peut pas être mise à profit avant de nombreuses années, c'est-à-dire, tant que des données n'ont pas été compilées. Les objectifs de la première étape étaient donc de veiller à ce que les recherches commencent bien, puisque les données qu'elles produiront seront utilisées pendant plusieurs années. Nous avons voulu montrer que l'ELNEJ pourrait répondre à une vaste gamme de préoccupations relatives à la politique et aux programmes se rapportant aux enfants. Nous voulions également montrer que l'ELNEJ pourrait tenir compte de différentes théories, dans diverses disciplines, portant sur les facteurs déterminants pour le développement de l'enfant. En outre, nous devons veiller à ce que les données de l'ELNEJ soient examinées sous autant d'aspects que possible et à ce que les recherches de départ soient effectuées de façon à orienter les recherches longitudinales ultérieures.

Le rapport que voici présente l'état actuel des réalisations dans le domaine de la recherche empirique sur le développement de l'enfant, sans tenter de dissimuler ou de réconcilier les conclusions des différentes études.

Comme vous pourrez le constater, certains articles du *Bulletin* présentent le point de vue de l'auteur sur les répercussions politiques des recherches. Cette discussion vise à favoriser un débat d'orientation et ne reflète pas les opinions de Développement des ressources humaines Canada.

Jean-Pierre Voyer
Directeur général
Direction générale de la recherche appliquée

Table des matières

Famille

| | |
|---|---|
| <i>Est-ce que la séparation des parents influe sur le comportement des enfants?</i> | 2 |
| <i>Les enfants de familles monoparentales — Pourquoi la plupart s'en tirent-ils alors que d'autres éprouvent des problèmes?</i> | 3 |
| <i>Quelles caractéristiques familiales ont le plus d'incidence sur le taux de réussite scolaire des enfants?</i> | 5 |
| <i>Le travail, l'argent, le temps et l'apprentissage</i> | 8 |

Collectivité

| | |
|--|----|
| <i>La pauvreté, les quartiers à caractère communautaire et la participation des enfants à des sports organisés</i> | 10 |
| <i>La famille et le quartier ont tous deux une incidence sur le comportement des enfants</i> | 11 |
| <i>Le quartier influe sur la maturité scolaire des enfants</i> | 13 |

Autres milieux

| | |
|--|----|
| <i>Les expériences d'apprentissage à l'école élémentaire sont positives pour les garçons et les filles</i> | 14 |
| <i>Changement de milieu — Nouvelles possibilités ou facteurs de stress supplémentaires?</i> | 16 |

Sujets spéciaux : comportements

| | |
|---|----|
| <i>L'intimidation et la victimisation : un jeu d'enfant ou un comportement dangereux?</i> | 18 |
| <i>L'agressivité chez les filles constitue également un problème</i> | 20 |

Groupes spécifiques

| | |
|---|----|
| <i>Les enfants d'immigrants ont moins de problèmes de santé mentale que les enfants canadiens</i> | 22 |
| <i>La faim chez les enfants : les mères se privent pour leurs enfants</i> | 24 |
| <i>Les relations étroites permettent de réduire la fréquence des troubles comportementaux chez les enfants très vulnérables</i> | 26 |

À propos de ce bulletin...

Le *Bulletin de la recherche appliquée* est un document de Développement des ressources humaines Canada. Il résume le travail récent de recherche et d'analyse réalisé principalement sous l'égide de la Direction générale de la recherche appliquée de Politique stratégique. La publication du bulletin est coordonnée par la Direction générale.

NOUVELLE adresse postale : Direction générale de la recherche appliquée, Développement des ressources humaines Canada, 165, Hôtel de Ville, Phase II, 7^e étage, Hull (Québec) Canada K1A 0J2

Le Bulletin et d'autres publications peuvent être consultées sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.hrdc-drhc.gc.ca/dgra>

Pour obtenir des copies des documents ou signaler des changements à la liste d'envoi, prière de communiquer avec :

Courriel : research@spg.org — Téléphone : (819) 994-3304 — Télécopieur : (819) 953-8584



Développement des
ressources humaines Canada

Human Resources
Development Canada

Canada

Est-ce que la séparation des parents influe sur le comportement des enfants?

Les enfants canadiens sont de plus en plus jeunes lorsque leurs parents se séparent ou divorcent. Les récentes données tirées de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) montrent que 13,8 % des enfants de familles biparentales ont vécu, entre 1983 et 1984, la rupture de la relation de leurs parents avant même d'avoir atteint l'âge de 6 ans. L'examen des données concernant les enfants nés en 1987 et en 1988 montre que la proportion d'enfants subissant la rupture de la relation de leurs parents est passée à 15,9 %.

La question de savoir ce qu'il advient des enfants après la séparation et le divorce est complexe et multidimensionnelle. Dans le cadre d'une récente étude sur le lien entre les modalités de garde après un divorce ou une séparation et les troubles émotifs ou comportementaux chez les enfants, Tony Haddad, de Développement des ressources humaines Canada, a soulevé deux questions connexes importantes pour essayer de mieux comprendre l'incidence du divorce ou de la séparation des parents sur les troubles émotifs et comportementaux des enfants :

1. Est-ce que les enfants vivant en situation de garde après un divorce ou une séparation courent plus de risques de souffrir de troubles émotifs ou comportementaux que les enfants qui vivent avec leurs deux parents?
2. Est-ce que les enfants vivant une situation de garde précise (mère seulement, père seulement et garde partagée) courent les mêmes risques de souffrir d'un ou de plusieurs troubles émotifs ou comportementaux?

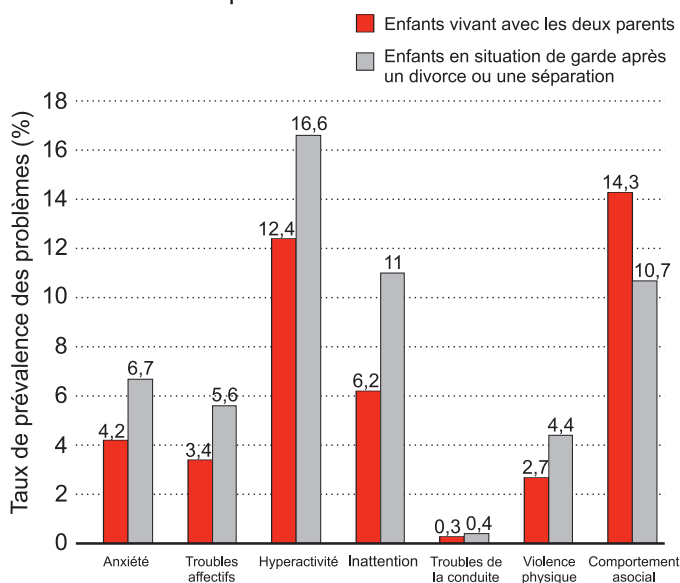
L'analyse met l'accent sur les enfants âgés de 2 à 11 ans, à partir des données du premier cycle de l'ELNEJ. Les troubles émotifs et comportementaux sont définis comme suit : anxiété, problèmes affectifs, hyperactivité, inattention, troubles de la conduite, violence physique ou comportement asocial.

Les enfants de parents séparés ou divorcés ont un peu plus de problèmes

L'étude souligne certaines tendances importantes et intéressantes en ce qui a trait aux enfants canadiens. Premièrement, plus des deux tiers des enfants vivant avec leurs deux parents ou vivant en situation de garde après un divorce ou une séparation se sont bien adaptés et ne présentent aucun problème. Deuxièmement, les enfants vivant en situation de garde après un divorce ou une séparation courent plus de risques d'avoir des problèmes que les enfants qui vivent avec leurs deux parents (32,5 % contre 28 %). Il convient de souligner que les différences entre les enfants vivant en situation de garde après une séparation ou un divorce et les enfants vivant avec leurs deux parents ne sont pas toutes négatives; en effet, les enfants vivant en situation de garde après un divorce ou une séparation ont moins souvent un comportement asocial que les enfants vivant avec leurs deux parents.

Proportion d'enfants souffrant de troubles affectifs ou comportementaux

Comparaison entre les enfants vivant avec leurs deux parents et les enfants en situation de garde après un divorce ou une séparation



Lors de l'examen des divers facteurs ayant une incidence sur le comportement des enfants, l'auteur a pu constater que les enfants vivant en situation de garde ont plus de

risques d'avoir des problèmes que les enfants vivant avec les deux parents. Cependant, l'analyse montre également que le sexe de l'enfant, le nombre de frères et sœurs et les caractéristiques socio-économiques de la mère sont des facteurs beaucoup plus importants pour expliquer la prévalence des problèmes chez les enfants. Par exemple, les filles courent 38 % moins de risques que les garçons d'avoir un ou plusieurs problèmes. Chaque année qui s'ajoute à l'âge de l'enfant diminue de 10 % le risque de problèmes. Le nombre de frères et sœurs a également une incidence sur les troubles émotifs ou comportementaux : plus un enfant a de frères et sœurs, moins il risque d'avoir des problèmes (la diminution est de l'ordre de 7 %).

En examinant les caractéristiques de la mère, Haddad a constaté que le niveau d'études de cette dernière, son âge et le revenu du ménage ont un lien direct avec les risques de problèmes chez l'enfant. Les mères qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires ont 42 % plus de risques d'avoir des enfants à problèmes que les mères détenant un diplôme universitaire ou collégial. À mesure que l'enfant vieillit, on constate une diminution de 8 % des risques de problèmes. Enfin, plus le revenu familial est élevé, plus les risques de problèmes diminuent; chaque augmentation de catégorie du revenu du ménage est liée à une diminution de 3 % des risques que l'enfant ait un problème.

Le genre de situation de garde n'a pas une grande incidence sur les problèmes

En examinant les différentes modalités de garde, l'auteur a constaté que les enfants sous la garde exclusive de la mère ou du père ou en situation de garde partagée courent autant de risques les uns que les autres d'avoir des problèmes. D'autres facteurs, notamment le sexe et l'âge de l'enfant, le nombre d'années depuis la séparation des parents, ainsi que le niveau d'études de la mère, sont fortement liés à la présence de troubles émotifs ou comportementaux chez ces enfants. Les risques sont 44 % moins élevés chez les filles que chez les garçons. Plus l'enfant vieillit, plus les risques de troubles émotifs ou comportementaux diminuent (diminution de l'ordre de 8 %). Les mères qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires et les mères qui ont fait

certaines études postsecondaires sont plus susceptibles de déclarer que leurs enfants ont des problèmes que les mères ayant un diplôme universitaire ou collégial. Comparativement aux mères détenant un diplôme de niveau collégial ou universitaire, celles qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires, ou qui n'ont fait que certaines études postsecondaires respectivement, 92 % et 34 % plus susceptibles de déclarer que leurs enfants ont des troubles émotifs ou comportementaux. Enfin, à chaque année qui passe après la séparation des parents, les risques de problèmes diminuent de 10 %.

Comment réfuter un mythe et quelques nouvelles encourageantes

Les constatations de l'analyse ont amené l'auteur à conclure que les troubles émotifs ou comportementaux chez les enfants résultent vraisemblablement d'une série de processus plus complexes que les processus pouvant étiologiquement être attribués à la situation de garde. Haddad conclut que ces constatations montrent également que les enfants résistent aux changements et aux traumatismes, et que le temps vient résoudre les problèmes associés à la rupture de la relation des parents.

Les enfants de familles monoparentales — Pourquoi la plupart d'entre eux s'en tirent-ils alors que d'autres éprouvent des problèmes?

Près de 16 % des enfants canadiens vivent dans des familles monoparentales. Les sociologues ont mené de nombreuses études pour comparer le bien-être et le développement des enfants de familles monoparentales et biparentales. D'après ces études, il semble que les enfants de familles monoparentales risquent davantage d'éprouver des problèmes d'ordre physique et mental et que leur niveau de bien-être, d'habiletés et de réussite soit moins élevé que celui des enfants de familles biparentales.

D'après une récente étude américaine intitulée *Growing Up with a Single Parent: What hurts, what helps?*, menée par S. McLanahan et G. Sandefur, les enfants de familles monoparentales sont deux fois plus susceptibles de devenir des décrocheurs, deux fois plus susceptibles de devenir parents eux-mêmes avant l'âge de 20 ans et une fois et demi plus susceptibles d'être inactifs (c'est-à-dire de ne pas travailler et de ne pas fréquenter l'école) à la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte.

Les sociologues s'entendent pour dire que les enfants de familles monoparentales risquent davantage que les enfants de familles biparentales d'avoir des problèmes de développement. Malgré tout, comme l'indiquent les résultats contenus dans *Grandir au Canada*, une publication produite conjointement par Développement des ressources humaines Canada et Statistique Canada, la majorité des enfants de familles monoparentales ne présentent aucun problème de développement. Cependant, les études empiriques n'ont jamais examiné de façon exhaustive la raison pour laquelle la plupart des enfants de familles monoparentales s'en tirent bien.

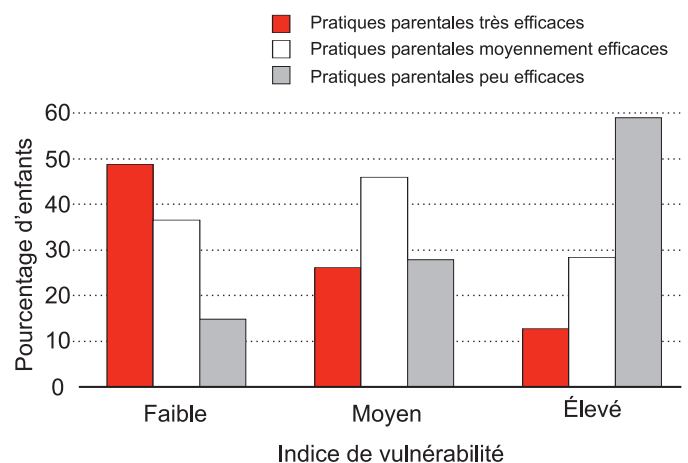
Une récente étude menée par David Ross, Paul Roberts et Katherine Scott, du Conseil canadien de développement social, examinait les facteurs associés aux différences liées au développement des enfants de familles monoparentales. Les chercheurs qui ont souligné que la plupart des enfants de familles monoparentales s'en tirent bien, voulaient déceler les facteurs associés aux résultats positifs et négatifs obtenus par les enfants de familles monoparentales. Pour ce faire, ils ont établi des indices permettant d'évaluer la vulnérabilité des enfants de familles monoparentales âgés de 2 à 11 ans. Ces indices sont fondés sur la santé, le comportement, les troubles émotifs et la réussite scolaire.

Les auteurs ont analysé une vaste gamme de situations et ils ont conclu que la majorité des enfants de familles monoparentales ne semblent pas particulièrement vulnérables aux problèmes de développement lorsqu'on les compare aux enfants de familles biparentales. Les différences marquées sont, dans l'ensemble, attribuables à un petit sous-groupe d'enfants de familles monoparentales.

Les pratiques parentales inefficaces augmentent l'indice de vulnérabilité des enfants

En comparant les enfants de familles monoparentales affichant un indice de vulnérabilité élevé et les enfants affichant un indice de vulnérabilité peu élevé, Ross, Roberts et Scott ont constaté que les pratiques parentales constituent le facteur le plus étroitement lié à la vulnérabilité.

Les enfants risquent davantage d'avoir des problèmes lorsque leurs parents adoptent des pratiques parentales inefficaces



Note : On trouve les enfants pour lesquels l'indice de vulnérabilité est «élevé» principalement dans les ménages où les pratiques parentales sont «les moins efficaces».

Un examen plus détaillé de ce facteur a permis de constater que les enfants ayant un indice de vulnérabilité «élevé» sont environ quatre fois plus susceptibles de vivre dans une famille où les pratiques parentales sont peu efficaces que dans une famille où les pratiques parentales sont très efficaces.

Les pratiques parentales ont une plus grande importance que le revenu

Les auteurs ont comparé l'importance relative des divers facteurs utilisés pour déterminer le revenu familial, les ressources parentales, les ressources communautaires et les caractéristiques familiales au regard de l'indice de vulnérabilité. Ils ont pu constater que les pratiques parentales

inefficaces constituent de loin le facteur qui influe le plus sur la vulnérabilité et ce, pour tous les groupes d'âge. Le revenu a une incidence marquée sur l'indice de vulnérabilité des enfants les moins âgés et n'a aucune incidence sur l'indice de vulnérabilité des enfants âgés de 6 à 11 ans. Les chercheurs ont également constaté que le lien statistique entre la vulnérabilité et le revenu est faible étant donné l'absence d'écarts dans le revenu des familles monoparentales : en effet, la plupart des familles monoparentales ont un revenu très peu élevé.

Certains enfants de familles monoparentales pourraient tirer profit d'une intervention stratégique

Les constatations de la recherche ont amené les auteurs à conclure qu'il faut examiner plus attentivement la situation des familles monoparentales d'un point de vue stratégique. Cependant, étant donné que la plupart des enfants de ces familles s'en tirent bien, les initiatives stratégiques peuvent être relativement sélectives. Les secteurs d'intervention stratégique comprennent l'aide offerte aux parents (au travail, à la maison et dans la collectivité), l'aide au revenu et l'éducation des parents.

Quelles caractéristiques familiales ont le plus d'incidence sur le taux de réussite scolaire des enfants?

Lorsqu'il est question de réussite scolaire, bon nombre de parents s'en remettent à l'école puisque l'on sait très bien que les enseignants et les établissements d'enseignement jouent un rôle important dans la réussite scolaire des enfants. Certains pensent même que l'école a plus d'incidence que les parents sur l'éducation des enfants. Cependant, les parents sont les principaux éducateurs de leurs enfants et doivent leur fournir un encadrement physique, émotif et mental favorisant l'apprentissage. Dans quelle mesure la famille détermine-t-elle la réussite scolaire?

Les recherches accordent généralement peu d'importance à l'incidence de la famille sur la réussite scolaire d'un enfant. Pour examiner cette question, Bruce Ryan et Gerald Adams, de l'Université de Guelph, ont élaboré un modèle général qu'on appelle le modèle de la relation famille-école (RFE). D'après ce modèle, les traits distinctifs ou les caractéristiques d'un enfant ou de la famille qui sont plus étroitement liés à la réussite scolaire ont le plus d'incidence sur les résultats scolaires. Les caractéristiques personnelles de l'enfant devraient avoir la plus grande incidence, suivies des mesures prises par les familles, à la maison, pour faciliter la réussite scolaire. Les chercheurs ont utilisé le modèle RFE pour indiquer de quelle façon les relations familiales influent sur la réussite scolaire dans le cas de plus de 4 300 enfants âgés de 6 à 11 ans. Ces enfants ont participé à l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ). La réussite scolaire a été évaluée en fonction du barème utilisé par les enseignants pour évaluer le rendement scolaire global d'un enfant.

Le statut socio-économique de la famille a une incidence sur la réussite scolaire

Le modèle est fiable et explique globalement 54 % des écarts au chapitre de la réussite scolaire. Il montre que le statut socio-économique (SSE) joue un rôle de premier plan dans la vie des enfants et qu'il a des répercussions directes et indirectes sur bon nombre des variables du modèle. Plus le SSE est élevé, plus les enfants accordent d'importance à l'école et, par ricochet, plus le taux de réussite scolaire est élevé.

Outre les répercussions directes et profondes du SSE sur bon nombre des facteurs déterminants pour la famille et pour le rendement scolaire de l'enfant, un SSE élevé entraîne une augmentation du niveau de soutien social et une réduction du taux de dépression chez les parents. Or, lorsqu'on réduit le taux de dépression, on contribue à réduire le taux de dysfonctionnement familial et, par conséquent, les pratiques parentales inefficaces, et il s'ensuit une plus grande importance accordée à l'école et un meilleur rendement scolaire.

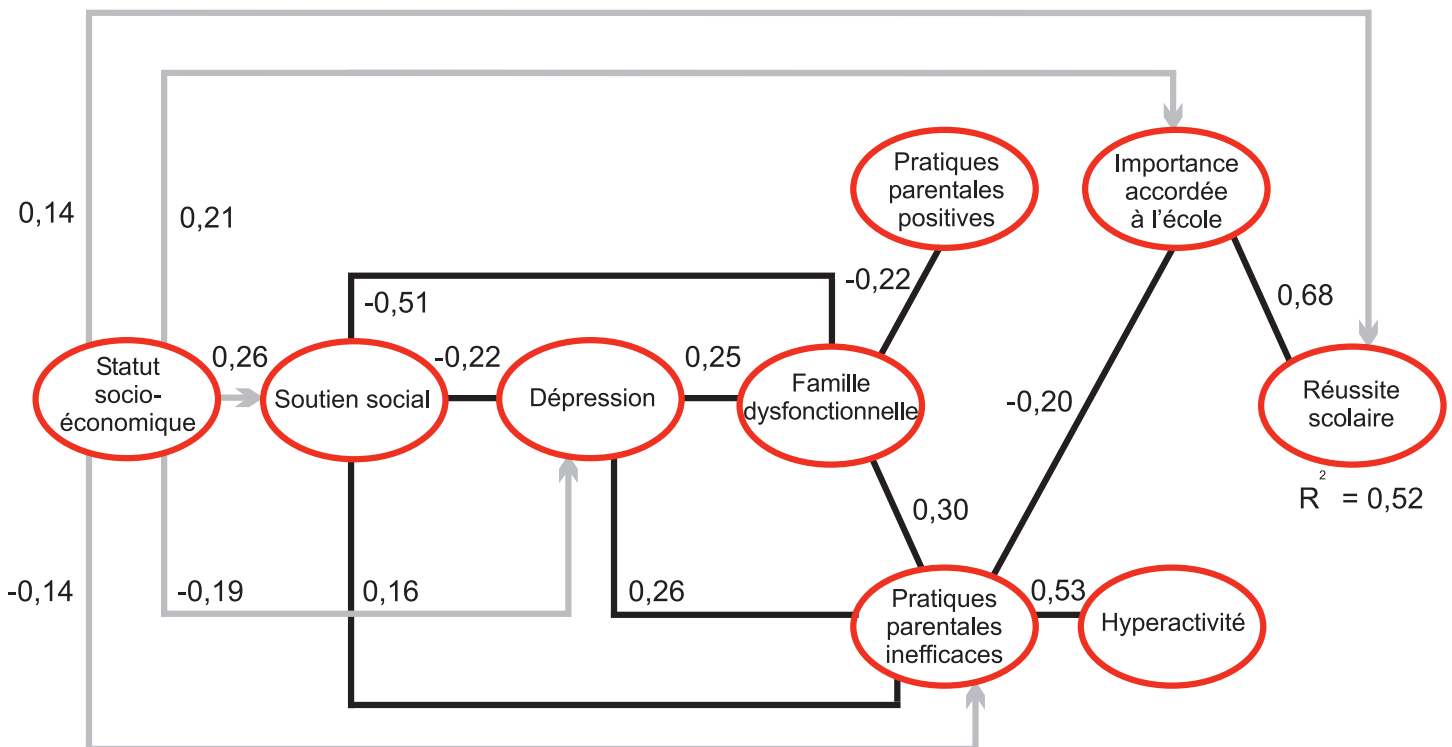
Les auteurs de la recherche tirent une conclusion importante, c'est-à-dire que le SSE est un facteur déterminant pour une vaste gamme de problèmes d'ordre social et psychologique. Ces données soutiennent la possibilité que le SSE influe sur le rendement scolaire indépendamment des mesures prises par les familles pour modifier les conditions d'apprentissage à la maison. En fait, le SSE a des conséquences profondes. Il n'est pas surprenant de constater que les parents ayant un SSE plus élevé disposent d'un meilleur soutien social; qu'ils souffrent moins de dépression et ont moins souvent recours à des pratiques parentales inefficaces. Cette dernière constatation est compatible avec les résultats de recherches

antérieures. Les données montrent également que, quelle que soit la dynamique familiale, les enfants de familles ayant un SSE plus élevé réussissent mieux à l'école, c'est-à-dire qu'ils ont plus de facilité à apprendre et accordent plus d'importance à la réussite scolaire que les enfants de familles ayant un SSE peu élevé.

Le lien direct entre la classe sociale et la réussite scolaire peut signifier que le SSE joue un rôle plus déterminant que la famille. Les familles jouissant d'un SSE élevé fréquentent probablement des personnes ayant également un SSE élevé. Par conséquent, le réseau social de l'enfant est formé d'un

Modèle illustrant le lien entre la dynamique familiale, les caractéristiques de l'enfant et la réussite scolaire

Garçons âgés de 6 à 11 ans



Notes : Le modèle de la relation famille-école, élaboré pour examiner l'incidence de la situation familiale sur la réussite scolaire d'un enfant, repose sur le fait que bon nombre de caractéristiques de la famille sont étroitement liées. Dans une famille, chaque geste a des répercussions sur les autres.

Pour ce modèle, les chercheurs ont utilisé des lignes grises et des flèches pour indiquer les relations les plus susceptibles d'être unidirectionnelles et causales. Toutes les autres données du tableau sont indiquées au moyen de lignes noires pour montrer des processus bidirectionnels.

Les données de l'ELNEJ ont été analysées au moyen d'une technique permettant d'obtenir des coefficients de -1,0 à 1,0 et les coefficients négatifs indiquent une relation inverse. Les coefficients les plus près de 1 ou de -1 signifient que ces variables sont plus étroitement liées que les variables ayant des coefficients plus près de 0.

plus grand nombre de personnes s'adonnant à des activités culturelles et intellectuelles dont l'enfant tire, du moins en partie, ses valeurs et ses objectifs. Il ne fait aucun doute que bon nombre d'autres facteurs et processus externes ont leur importance. Cependant, la constatation importante dans le cadre de la présente étude réside dans le fait que l'amélioration de la dynamique familiale ne peut pas, à elle seule, permettre de surmonter une situation défavorable.

Le dysfonctionnement familial nuit au rendement scolaire d'un enfant

Un niveau élevé de soutien social entraîne une réduction du taux de dépression parentale et du niveau de dysfonctionnement familial, mais une augmentation du niveau de pratiques parentales inefficaces. Le niveau élevé de dépression parentale est associé à une plus grande fréquence de dysfonctionnement familial et à un niveau plus élevé de pratiques parentales inefficaces. Les niveaux élevés de dysfonctionnement sont associés à un niveau moins élevé de pratiques parentales positives et à un niveau plus élevé de pratiques parentales inefficaces. Certains parents de familles dysfonctionnelles souffrant de dépression risquent d'accabler leurs proches et de réduire ainsi leur réseau d'aide. Les parents qui peuvent compter sur un réseau d'aide élargi sont moins souvent déprimés et obtiennent l'aide dont ils ont besoin pour réduire le niveau de dysfonctionnement familial.

Les pratiques parentales inefficaces se traduisent par un rendement scolaire moins élevé

Les parents souffrant de dépression n'ont tout simplement pas l'énergie nécessaire pour bien s'acquitter de toutes leurs fonctions parentales et les circonstances ou encore leurs enfants les amènent à adopter des stratégies répressives. L'inefficacité de leurs relations avec leurs enfants est si fréquente que les parents se sentent encore plus déprimés et que le dysfonctionnement familial global va au-delà de la relation parent-enfant. Enfin, les pratiques parentales inefficaces dans le cas de l'échantillon de l'ELNEJ sont

associées à une réduction de la réussite scolaire et de l'efficacité de l'apprentissage, une constatation compatible avec les recherches antérieures. En fait, il se pourrait que les enfants accordent moins d'importance à l'école et réussissent moins parce que leurs parents adoptent des pratiques parentales inefficaces. Par ailleurs, on peut facilement comprendre que les parents soient amenés à adopter des stratégies parentales moins efficaces lorsqu'un enfant obtient constamment de piètres résultats à l'école.

Le réseau de soutien social ne contribue pas toujours à une diminution de la fréquence des pratiques parentales inefficaces

Tel qu'indiqué précédemment, un réseau de soutien social élargi entraîne une réduction du taux de dépression parentale et de dysfonctionnement familial, mais une augmentation des niveaux de pratiques parentales inefficaces. Le lien entre le niveau de soutien social offert aux parents et le niveau de pratiques parentales inefficaces n'est pas facile à expliquer. Il se peut que les parents qui adoptent des pratiques parentales inefficaces réclament et reçoivent également de l'aide d'autres personnes. Si tel est le cas, il est inquiétant de constater que l'aide offerte ne permet pas de réduire la fréquence des pratiques parentales inefficaces.

Les auteurs proposent des interventions auprès des enfants, des parents et des familles

Les auteurs de l'étude proposent différentes orientations stratégiques et interventions cliniques/éducatives possibles en ce qui a trait aux efforts visant à améliorer le rendement scolaire chez les enfants. Premièrement, l'incidence marquée du statut socio-économique sur le rendement scolaire constaté dans le cadre de la présente étude a amené les auteurs à conclure qu'il est important pour toutes les familles de disposer de ressources économiques suffisantes. La qualité générale de la vie familiale est, directement et indirectement, fortement tributaire du bien-être économique. Il faut assurer un revenu familial adéquat et offrir des possibilités d'apprentissage appropriés aux parents pour améliorer le taux de réussite scolaire des enfants.

D'après les données compilées, il semble que l'orientation stratégique la plus utile que l'on puisse adopter s'appuierait sur des mesures axées sur l'école et visant à promouvoir l'acquisition de compétences académiques et d'habitudes de travail plus efficaces chez les enfants. Il se peut que, lorsqu'on vise la réussite scolaire, le fait d'intervenir directement auprès des enfants pour les aider à acquérir des compétences scolaires leur permette de surmonter quelques-uns des aspects négatifs des pratiques parentales inefficaces et d'une situation économique défavorable. Des interventions de ce genre sont plus faciles dans le milieu scolaire, mais les efforts déployés par les parents pour embaucher des tuteurs ou offrir de l'aide à leurs enfants pourraient également aider ces derniers à améliorer leur rendement.

L'incidence de la dépression parentale sur la dynamique familiale, constatée dans le cadre de l'étude, a amené les auteurs à suggérer que certaines interventions ciblent les parents mêmes (médicaments ou accès à du counselling ou à des soins psychiatriques). On pourrait avoir recours à des programmes d'éducation parentale pour améliorer l'efficacité et l'utilité des relations parents-enfants de façon à ce qu'il soit plus facile pour les enfants d'acquérir les compétences nécessaires pour réussir à l'école. En bref, une mobilisation des ressources à plusieurs niveaux dans le cadre de ce système complexe d'interaction, grâce à des interventions d'ordre économique, communautaire, éducatif et individuel, pourrait s'avérer nécessaire pour modifier le rendement scolaire de certains enfants.

Le travail, l'argent, le temps et l'apprentissage

La plupart des enfants canadiens ont une bonne santé physique, affective et sociale. Cependant, un certain nombre ont de la difficulté à développer leur capacité d'apprentissage. D'après l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ), le quart des enfants

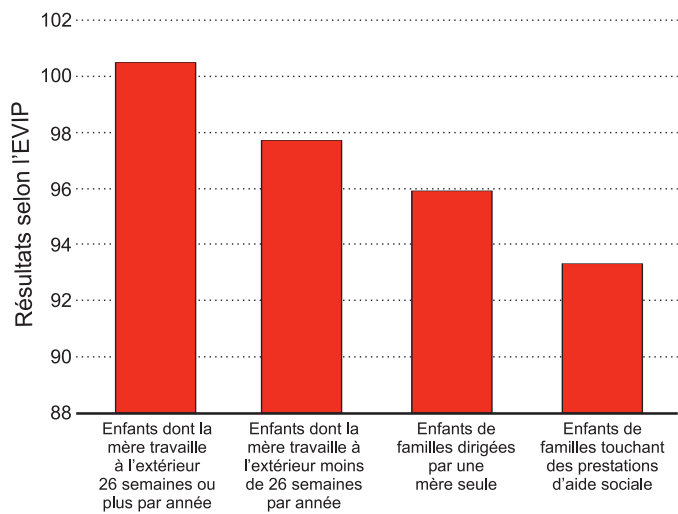
d'âge préscolaire affichent certains retards dans l'acquisition du vocabulaire et au moins 10 % d'entre eux accusent un retard inquiétant. Ces enfants risquent d'avoir de graves problèmes à l'école. Ils courent plus de risques de redoubler une année, de décrocher ou d'avoir de la difficulté à se trouver un emploi.

Bon nombre de facteurs sont réputés avoir une incidence sur le développement de la capacité d'apprentissage, mais on ne s'entend pas sur les facteurs déterminants. Pierre Lefebvre et Philip Merrigan, de l'Université du Québec à Montréal, concluaient, dans un rapport fondé sur l'ELNEJ de 1994, que l'activité de la famille sur le marché du travail et le revenu de cette dernière constituent deux des principaux facteurs ayant une incidence sur l'étendue du vocabulaire des enfants d'âge préscolaire. L'activité sur le marché du travail permet de générer un revenu (une incidence positive) mais réduit le temps consacré par la mère à son enfant (une incidence négative).

Lefebvre et Merrigan ont choisi, comme outil permettant d'évaluer la capacité d'apprentissage, l'échelle de vocabulaire en images de Peabody (EVIP) et ont évalué le vocabulaire (capacité de comprendre les mots qui nous sont adressés par d'autres personnes) de 3 000 enfants âgés de 4 et 5 ans. Ce critère est couramment utilisé comme prédicteur de la réussite scolaire. L'activité familiale sur le marché du travail est établie de façon approximative, grâce à un calcul du nombre de semaines de travail de la mère durant l'année. Les ressources économiques sont évaluées en fonction du revenu familial total et du revenu tiré des prestations d'aide sociale.

Les auteurs ont conclu que le temps consacré par la mère à son travail a très peu d'incidence sur la capacité d'apprentissage d'un enfant. Les enfants d'âge préscolaire ont obtenu à peu près les mêmes résultats selon l'EVIP; que la mère ait travaillé plus ou moins de 26 semaines au cours de l'année précédente. En fait, les enfants de mères participant activement au marché du travail ont obtenu une note légèrement supérieure à la moyenne nationale.

L'étendue du vocabulaire des enfants d'âge préscolaire varie selon la situation de la mère



Note : L'EVIP (Échelle de vocabulaire en images de Peabody) permet d'évaluer les mots compris et elle est utilisée comme prédicteur de réussite à l'école.

Les mères qui ont une vie professionnelle très active font aussi souvent la lecture à leurs enfants que celles qui n'ont pas un attachement aussi important au marché du travail

Les auteurs expliquent ce résultat inattendu en faisant remarquer que les mères participant activement au marché du travail font la lecture à leurs enfants aussi souvent que les mères qui ne participent pas activement au marché du travail. Il semble (et ce n'est pas surprenant) que le fait de lire à un enfant d'âge préscolaire améliore considérablement la note obtenue par celui-ci selon l'EVIP. Les enfants auxquels les parents lisent peu ou à peu près jamais ont, tout autre facteur étant égal par ailleurs, une note inférieure de 5,8 % à celle obtenue par les enfants auxquels les parents lisent plusieurs fois par jour et une note inférieure de 3,9 % à celle des enfants auxquels les parents lisent une fois par jour. On peut également conclure de ces résultats que les mères qui manquent de temps en raison de leur travail et de leurs responsabilités familiales consacrent moins de temps à des activités où elles n'interagissent pas avec leurs enfants.

Le niveau de scolarité de la mère joue également un rôle important dans l'acquisition du vocabulaire. Les auteurs ont constaté un lien étroit entre le niveau de scolarité de la mère et le vocabulaire des enfants d'âge préscolaire. En fait, le niveau de scolarité de la mère est un facteur plus important que le revenu familial gagné. Les auteurs ne s'entendent pas sur l'explication de cette répercussion importante, qui a également été constatée dans le cadre d'autres études. Selon une théorie, il semble que les mères ayant un niveau de scolarité plus élevé parlent plus souvent à leurs enfants dans la petite enfance, ce qui permet à leurs enfants de prendre de l'avance sur les autres au chapitre du vocabulaire. Selon une autre théorie, un niveau de scolarité plus élevé constitue une indication des capacités innées de la mère, qu'elle transmet génétiquement à son enfant. Les auteurs n'abordent pas cette question dans leur rapport.

D'après Lefebvre et Merrigan, le revenu n'a pas beaucoup d'incidence sur le vocabulaire des enfants d'âge préscolaire. Une augmentation de l'ordre de 20 000 \$ entraîne une amélioration d'à peine 1 % en ce qui a trait aux résultats selon l'EVIP. Cependant, lorsqu'une partie ou la totalité du revenu est formée de prestations d'aide sociale, le vocabulaire des enfants d'âge préscolaire diminue de 3,5 % environ. Les auteurs en sont venus à la conclusion que l'augmentation du revenu pourrait avoir des répercussions beaucoup plus importantes dans le cas des enfants très pauvres (c'est-à-dire, les enfants de mères qui reçoivent des prestations d'aide sociale) que dans le cas des enfants de petits salariés, par exemple, et font remarquer que la prestation nationale pour enfants s'adresse spécifiquement aux petits salariés.

Plusieurs interprétations sont possibles quant à l'importance du revenu tiré de l'aide sociale et ces interprétations donnent lieu à des répercussions stratégiques différentes. La Direction générale de la recherche appliquée réalisera d'autres recherches fondées sur les données d'enquêtes longitudinales et portant sur cette question.

La pauvreté, les quartiers à caractère communautaire et la participation des enfants à des sports organisés

Les enfants doivent jouer et ce, de diverses façons. Dans le cas des réseaux de sports organisés, le jeu devient un moyen efficace d'acquérir des aptitudes sociales. Les jeux organisés permettent, à court terme, d'améliorer les relations sociales et de réduire les risques de troubles émotifs et comportementaux. À plus long terme, ils permettent d'améliorer l'adaptation sociale, de réduire le taux de décrochage scolaire et d'accroître l'estime de soi. Les enfants qui participent à des sports organisés ont plus de chance de récolter de tels bénéfices et cette situation permet à son tour d'améliorer le patrimoine social du Canada. Cependant, les enfants qui ont le plus de chances de tirer profit de tels programmes sont également ceux qui ont le moins de chances d'y avoir accès.

En 1994, plus d'un tiers des enfants de 4 à 11 ans n'avaient à peu près jamais participé à des sports organisés. On sait maintenant que les enfants de milieux défavorisés participent moins souvent à des sports organisés et que cette situation est souvent attribuable au coût. Cependant, on ne s'est pas intéressé à l'incidence des caractéristiques du quartier sur la participation à des sports organisés. À l'aide des données de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ), les chercheurs David Offord, Ellen Lipman et Eric Duku, du Centre canadien d'études des enfants à risque, se sont penchés sur ces deux facteurs importants (la pauvreté et les caractéristiques du quartier) en rapport avec la participation à des sports organisés.

La pauvreté est un obstacle à la participation

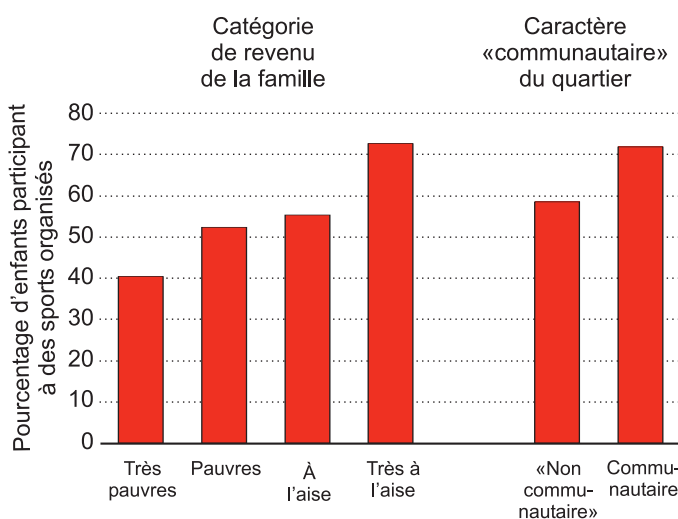
L'élément ayant la plus grande incidence sur la participation des enfants à des sports organisés est le niveau de revenu, établi en fonction du seuil de faible revenu (SFR) de Statistique Canada.

Répartition des enfants vivant dans des familles pauvres, 1994

| Catégorie de revenu | Seuil de faible revenu (SFR) | Pourcentage d'enfants vivant dans ces familles |
|---------------------|------------------------------|--|
| Très pauvres | Moins de 75 % du SFR | 14 % |
| Pauvres | Entre 75 et 100 % du SFR | 8 % |
| À l'aise | Entre 101 et 125 % du SFR | 10 % |
| Très à l'aise | Plus de 125 % du SFR | 67 % |

Plus de 60 % des enfants de familles très pauvres n'ont à peu près jamais participé à des sports organisés, comparativement à 28 % des enfants de familles à l'aise. D'après les auteurs, les obstacles à la participation comprennent le coût relativement élevé des sports organisés, l'absence de participation des adultes et l'absence d'installations récréatives communautaires dans les quartiers les plus pauvres.

La pauvreté et le quartier constituent des obstacles à la participation à des sports organisés



Le caractère communautaire d'un quartier a pour effet d'accroître le taux de participation des enfants

Afin d'examiner l'hypothèse selon laquelle le caractère communautaire d'un quartier encourage la pratique des sports, on a évalué les quartiers en fonction d'une échelle de sept points en vue de déterminer le caractère communautaire de chacun. On a tenu compte de divers facteurs déterminants, notamment la question de savoir si les enfants pouvaient jouer à l'extérieur durant la journée en toute sécurité, si les enfants pouvaient compter sur des adultes du quartier et si des adultes assuraient la sécurité des enfants. Soixante-douze pourcent des enfants de quartiers à caractère communautaire ont pris part à des sports organisés l'an dernier, mais 28 % des enfants n'ont à peu près jamais pratiqué de tels sports. Dans les quartiers autres que les quartiers à caractère communautaire, le taux de non-participation est de 42 %.

Par conséquent, les enfants pauvres qui vivent dans un quartier à caractère communautaire ont plus de chances de pratiquer des sports organisés que ceux qui sont doublement défavorisés, c'est-à-dire les enfants pauvres qui vivent dans des quartiers dont le caractère n'est pas aussi communautaire. Les bons quartiers ont pour effet de réduire l'incidence néfaste de la pauvreté et d'accroître les possibilités de tirer profit de la pratique de sports.

Les programmes ciblés permettraient d'améliorer le taux de participation et d'accroître les avantages sociaux

Compte tenu des avantages de la participation, les auteurs considèrent qu'il est essentiel d'offrir des programmes universels permettant à tous les enfants de pratiquer des sports organisés. Les auteurs prônent la mise en place de programmes ciblés destinés aux sous-groupes d'enfants affichant le taux de participation le moins élevé, notamment les enfants pauvres. Les chercheurs recommandent également de mener d'autres études pour déterminer les obstacles et pour élaborer des stratégies afin de joindre les groupes à risques élevés. La présente étude montre l'importance de l'investissement dans la collectivité — un

quartier à caractère communautaire permet aux enfants de grandir en santé.

La famille et le quartier ont tous deux une incidence sur le comportement des enfants

Au Canada, environ 10 % des enfants souffrent d'un problème d'hyperactivité, 9,7 % des enfants souffrent de troubles de la conduite et 8,7 % souffrent de troubles affectifs. Les enfants souffrant de troubles affectifs ou comportementaux ne réussissent pas aussi bien que les autres à l'école et dans la société en général. Les facteurs ayant une incidence sur le comportement des enfants sont multiples et complexes. Les explications relatives à ces facteurs découlent d'une combinaison de preuves théoriques et empiriques qui comprennent généralement les caractéristiques de l'enfant, sa famille et le groupe des pairs. En outre, l'influence du quartier et d'organisations comme l'école sont également pris en considération pour expliquer les troubles comportementaux chez les enfants. Cependant, malgré les arguments théoriques selon lesquels le quartier est un facteur important pour expliquer les problèmes d'adaptation chez les enfants, ces facteurs n'ont pas été suffisamment étudiés.

Michael Boyle et Ellen Lipman, du Centre d'études des enfants à risque, ont utilisé les données compilées dans le cadre de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) pour examiner l'incidence du quartier sur l'hyperactivité et sur les troubles affectifs et comportementaux chez les enfants âgés de 4 à 11 ans. Les chercheurs ont examiné toute une gamme de caractéristiques liées à la famille et au quartier, et qui sont susceptibles d'avoir une incidence sur les troubles émotifs et comportementaux chez les enfants. Les caractéristiques familiales incluant : la situation familiale, le revenu ainsi que le statut socioéconomique (un indice composé à partir du revenu, du niveau de scolarisation de la mère et de son statut professionnel ainsi que du niveau de scolarisation du père et du statut professionnel de celui-ci). La théorie suggère

que les caractéristiques du quartier ont sur le développement individuel de l'enfant une incidence plus importante que sur la famille. Ainsi, on croit que la proportion de familles monoparentales vivant dans un quartier exerce sur le développement de l'enfant une plus grande incidence que le fait de vivre dans une famille monoparentale. Cette situation serait attribuable à la difficulté que représente pour les chefs de famille monoparentale la participation aux activités communautaires. La diminution des interactions sociales qui en découle entraîne chez certains ou chez l'ensemble des membres de la collectivité une gamme de comportements et d'attitudes qui amenuisent la responsabilité collective envers les enfants.

Les caractéristiques familiales ont une plus grande incidence que le quartier sur le comportement des enfants

Les chercheurs ont utilisé les données compilées dans le cadre de l'ELNEJ pour déterminer si le quartier a une incidence sur les troubles comportementaux d'un enfant et si ce facteur a une plus grande incidence que la famille. Ils ont constaté que la famille joue un rôle plus important, mais que le quartier a quand même une incidence. La monoparentalité est une des caractéristiques familiales liée à une augmentation des troubles comportementaux qui est étroitement associée aux troubles de la conduite, aux troubles affectifs et à l'hyperactivité. On note également que les problèmes comportementaux diminuent à mesure que le SSE augmente.

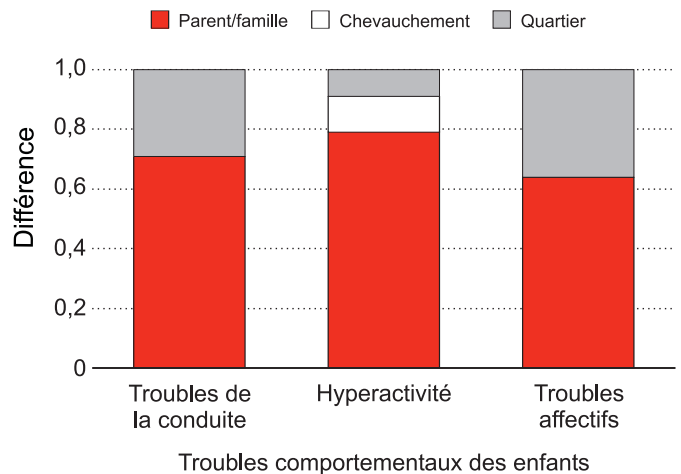
La proportion de familles monoparentales vivant dans le quartier a des répercussions sur les troubles comportementaux des enfants

La seule caractéristique du quartier qui ait une incidence sur toutes les catégories de troubles comportementaux est le nombre de familles monoparentales qui y vivent. Le lien entre le fait de vivre dans une famille monoparentale et les troubles comportementaux est bien connu. Cependant, on connaît beaucoup moins bien les effets de l'augmentation du nombre de familles monoparentales dans un quartier.

La pauvreté d'un quartier n'a pas d'incidence sur les troubles comportementaux d'un enfant

Il n'existe pas de lien important du point de vue statistique entre la pauvreté des familles ou du quartier et les troubles comportementaux. Cette constatation montre que la pauvreté du quartier ne vient pas s'ajouter à d'autres facteurs associés au niveau de revenu : comme par exemple le fait d'être chef de famille monoparentale, un SSE peu élevé et le fait de vivre dans un quartier où le pourcentage de familles monoparentales est élevé.

Les parents et la famille ont plus d'incidence que le quartier sur le comportement des enfants



Note : La répartition des troubles comportementaux est exprimée en proportion de l'écart selon le quartier. Le total est de 1,0. L'incidence de l'âge et du sexe n'a pas été prise en compte.

Cette étude suggère que l'augmentation du nombre de familles monoparentales au sein d'un quartier a une incidence négative sur le comportement des enfants qui ajoute à l'incidence attribuable à la situation de monoparentalité. D'après les recherches antérieures, il semble que la plupart des familles monoparentales soient exposées à de nombreux facteurs de stress, notamment un revenu peu élevé, le chômage, les conflits interpersonnels et le rôle de beaux-parents.

Les auteurs en sont venus à deux grandes conclusions en ce qui a trait aux troubles comportementaux actuels : il serait plus efficace d'axer l'analyse sur les familles défavorisées plutôt que sur le quartier et les familles monoparentales méritent une attention spéciale dans la perspective de l'élaboration des politiques et de la recherche.

Le quartier influe sur la maturité scolaire des enfants

Bien que la majorité des enfants d'âge préscolaire soient prêts à entrer à l'école, certains ne sont pas prêts à tirer pleinement profit de l'enseignement structuré. Ces enfants ont plus de risques d'avoir des problèmes divers, notamment des résultats peu élevés et le redoublement d'une année durant les premières années d'école. Bon nombre de facteurs ont été examinés pour expliquer les différences de maturité scolaire chez les enfants. Or, l'un des facteurs qui n'a pas été pris en considération jusqu'à tout récemment est le rôle joué par le quartier.

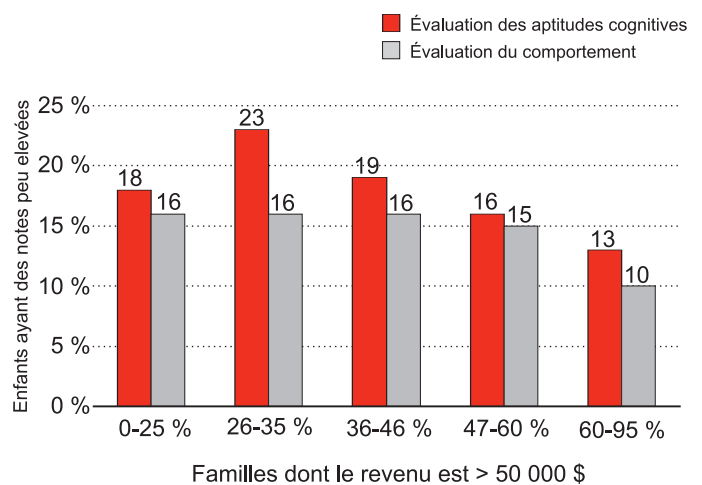
D'après les données théoriques, il semble que le quartier soit en mesure d'aider les enfants à se préparer à l'école en offrant aux familles et aux particuliers des réseaux de soutien, des services accessibles et en renforçant de façon positive les comportements acceptables. En outre, la nature du quartier pourrait se révéler particulièrement importante dans le cas des enfants pauvres qui risquent de souffrir du manque de ressources individuelles et familiales.

L'aisance du quartier est bénéfique pour les jeunes enfants

Dafna E. Kohen et Clyde Hertzman, de l'Université de la Colombie-Britannique et Jeanne Brooks-Gunn, de l'Université Columbia de New York, ont constaté que l'augmentation du nombre de familles aisées dans un quartier a une incidence positive sur le développement des attitudes cognitives et comportementales chez les enfants du quartier. Les chercheurs ont utilisé l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ)

pour étudier l'incidence du quartier et de la famille sur le développement des compétences des tout-petits (2-3 ans) et des enfants d'âge préscolaire (4-5 ans). Ils ont examiné les facteurs liés au quartier, notamment : l'aisance, la sécurité, le pourcentage de familles monoparentales dirigées par une femme, ainsi que la cohésion et la sécurité. Diverses caractéristiques familiales ont également été évaluées, notamment : le revenu familial, le niveau d'instruction de la mère et le statut de mère seule.

Le pourcentage des enfants ayant de faibles aptitudes cognitives et des troubles comportementaux diminue à mesure que l'aisance du quartier augmente



Le niveau de maturité scolaire est moins élevé dans les quartiers où l'on trouve un grand nombre de familles monoparentales dirigées par une femme

Le fait de vivre dans une famille monoparentale marque de façon importante le développement de l'enfant, principalement durant les premières années de la vie. Lorsque la situation familiale et d'autres facteurs socio-économiques sont pris en considération, les quartiers où l'on trouve le plus grand nombre de familles monoparentales sont ceux où l'on trouve le plus grand nombre d'enfants ayant de la difficulté à développer leurs aptitudes cognitives et comportementales. Autrement dit, les enfants réussissent mieux dans les quartiers où il y a moins de parents célibataires. Seulement 10 % des enfants vivant dans les

quartiers comptant entre 0 et 5 % de familles monoparentales dirigées par la mère obtiennent des notes peu élevées en ce qui a trait au développement des aptitudes cognitives alors que 22 % obtiennent une note peu élevée lorsqu'ils vivent dans un quartier où l'on trouve un pourcentage élevé de familles monoparentales dirigées par la mère. Il en va de même pour le développement des aptitudes comportementales. Les enfants affichant des troubles comportementaux vivent principalement dans les quartiers qui comptent un grand nombre de familles monoparentales dirigées par la mère.

Les enfants vivant dans les quartiers où, selon la mère, le taux de cohésion est peu élevé affichent un taux de maturité scolaire moins élevé

Le soutien offert par les voisins et la participation à la vie communautaire (indicateurs de cohésion) sont d'autres facteurs contribuant au développement des connaissances et au bien-être des enfants. Les enfants qui vivent dans les quartiers où le taux de cohésion est le moins élevé affichent un taux peu élevé de maturité scolaire; en effet, 27 % de ces enfants éprouvent des problèmes de développement des aptitudes cognitives et 19 % souffrent de troubles comportementaux. Dans les quartiers où le taux de cohésion est élevé, le nombre d'enfants éprouvant des problèmes de développement des aptitudes cognitives est moins élevé (13 %), tout comme le nombre d'enfants souffrant de troubles comportementaux (12 %).

Dans l'ensemble, les chercheurs ont constaté que le quartier a une incidence sur la maturité scolaire des enfants. En effet, dans les quartiers moins riches, moins sécuritaire, dont le niveau de cohésion est faible, où vivent un plus grand nombre de familles monoparentales dirigées par la mère, et où le niveau d'instruction des mères est peu élevé, il y a plus d'enfants qui éprouvent des problèmes de développement des aptitudes cognitives et qui souffrent de troubles comportementaux. Les caractéristiques familiales viennent compenser l'incidence du quartier dans le cas des tout-petits, mais le quartier joue un rôle important dans le cas des enfants plus âgés.

Les programmes d'intervention devraient cibler le quartier et la famille

D'après les auteurs, les ressources communautaires importantes pour aider les enfants à grandir en santé pourraient être améliorées. On pourrait, notamment, examiner la disponibilité des installations récréatives comme les parcs et les centres communautaires, ainsi que l'accessibilité et la disponibilité de programmes et services comme les programmes mères-enfants, les services de garde de qualité et les programmes après l'école.

Les auteurs estiment que tous les enfants devraient avoir accès à un environnement stimulant, favorable, aimant, attentionné et sécuritaire. Les efforts déployés pour améliorer les conditions permettant de maximiser le développement sain et le bien-être de tous les enfants ont une incidence positive sur les enfants vivant dans les pires conditions socio-économiques et permettent d'améliorer le niveau de vie pour l'ensemble de la population.

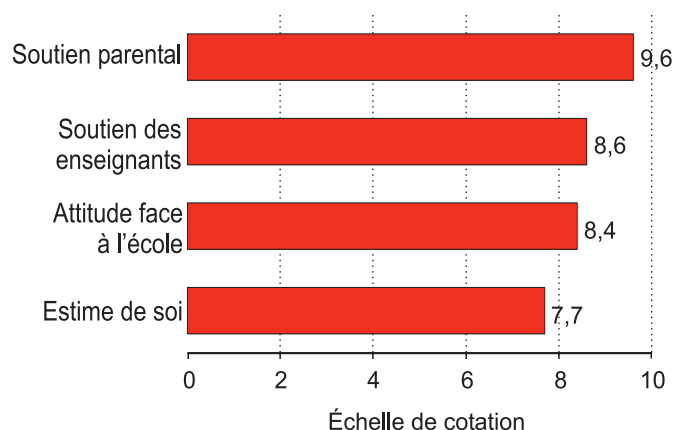
Les expériences d'apprentissage à l'école élémentaire sont positives pour les garçons et les filles

La réussite scolaire est un élément essentiel de la participation à la vie sociale. Les jeunes qui n'ont pas de diplôme d'études secondaires affichent un taux élevé de chômage et ont peu de perspectives d'emploi. L'échec et le décrochage scolaires entraînent une diminution des recettes fiscales et une augmentation des dépenses relatives aux programmes sociaux. Le début de l'adolescence est une période critique en ce qui a trait à la réussite scolaire étant donné qu'elle marque le début d'une période où les jeunes et, plus particulièrement les filles, s'intéressent moins à l'école. Cette attitude se poursuit souvent et elle entraîne de piètres résultats scolaires pendant toute la durée des études secondaires.

Jennifer Connolly, une psychologue de l'Université York, a examiné les résultats de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) pour déterminer comment se passe la transition au début de l'adolescence dans les écoles. Elle a examiné les questionnaires remplis par 1 241 garçons et 1 277 filles âgés de 10 et 11 ans en 1994. Les enfants ont effectué un test de compétences en mathématique et les enseignants ont évalué leur rendement scolaire et leurs habitudes de travail. Les enfants ont décrit leur attitude face à l'école, aux devoirs et à la réussite, ainsi que leur niveau d'estime de soi. Ils ont évalué le soutien reçu de la part de leurs enseignants et de leurs parents, ainsi que la pression exercée par ces derniers en vue d'assurer leur réussite. Les parents eux-mêmes ont décrit le rendement qu'ils attendaient de la part de leurs enfants.

D'après l'ELNEJ de 1994, il semble que les enfants de cinquième et de sixième années soient bien dans leur peau, aient une attitude positive face à l'école et considèrent que leurs parents et leurs enseignants les appuient dans leurs efforts. Ces expériences positives facilitent la réussite scolaire et permettent d'assurer la réussite ultérieure.

Les premières expériences d'apprentissage à l'école sont généralement positives



Note : Les enfants de 10 et de 11 ans ont évalué le soutien offert par leurs parents et leurs enseignants, leur attitude face à l'école et leur estime de soi selon un barème de 0 à 10.

Les garçons et les filles réussissent bien à la fin du niveau élémentaire

Les garçons et les filles réussissent bien en cinquième et en sixième années et ils ont obtenu une note de 78 % environ dans le cas d'un test d'aptitudes en mathématique comprenant 10 questions. Cependant, les enseignants considèrent que les filles travaillent mieux que les garçons. Le rendement des filles commence à diminuer vers la fin du niveau élémentaire et cette tendance se maintient au secondaire. Ces données montrent que les filles réussissent relativement bien. Il arrive parfois que la détérioration du rendement chez les filles se manifeste uniquement au niveau secondaire.

Les recherches menées antérieurement ont également permis de constater une réduction du niveau d'estime de soi chez les filles au début de l'adolescence, mais la présente étude n'a pas permis de confirmer cette situation. Les garçons et les filles ont un niveau élevé d'estime de soi, (environ 8 sur 10). Ce niveau élevé d'estime de soi et l'attitude positive face à l'école constituent des facteurs importants pour expliquer le taux de réussite scolaire chez les filles.

Les garçons semblent plus dépendants de leurs parents

Les garçons et les filles considèrent que leurs parents les appuient énormément dans leurs travaux scolaires (9,6 et 9,5 sur 10 respectivement). Les filles, plus que les garçons, considèrent également que leurs enseignants les appuient (8,7 et 8,5 sur 10 respectivement). Dans le cas des filles, le soutien des enseignants, le soutien des parents et une attitude positive face à l'école contribuent à la réussite scolaire. Dans le cas des garçons, seul le soutien parental est un prédicteur important; le soutien des enseignants et les attitudes personnelles jouent un rôle moins important. Étant donné que les garçons semblent plus dépendants du soutien parental et qu'ils ont moins de chance d'adopter indépendamment une attitude favorable à l'école, ils sont peut-être plus vulnérables face aux problèmes scolaires si le soutien parental est réduit d'une façon quelconque. Étant

donné que, durant l'adolescence, les enfants prennent généralement leur distance par rapport aux parents, il n'est pas étonnant de constater les problèmes éprouvés par les garçons.

Quelles sont les perspectives au début de l'adolescence?

Le début de l'adolescence semble être une période positive pour les jeunes. Cependant, cette situation va quelque peu à l'encontre d'autres constatations pour ce groupe d'âge et, plus précisément, dans le cas des filles. D'autres études, ainsi que l'ELNEJ, ont permis de constater qu'un grand nombre de jeunes enfants d'âge préscolaire éprouvent des problèmes d'apprentissage et souffrent de troubles comportementaux, des problèmes qui, nous le savons maintenant, ont des répercussions à long terme. Se pourrait-il que ces problèmes soient réglés au début de l'adolescence? Ou est-ce que ces problèmes «couvent» à ce stade? Les chercheurs doivent déterminer les facteurs qui interviennent et surveiller cette tendance à long terme. L'ELNEJ constitue un outil pratique à cette fin.

Si la période de l'adolescence s'avère une phase positive pour bon nombre d'enfants canadiens, elle pourrait donner lieu à une intervention qui tablerait sur cette fondation solide pour se prémunir contre des périodes plus difficiles à la fin de l'adolescence.

Changement de milieu — nouvelles possibilités ou facteurs de stress supplémentaires?

Le changement fait partie de la vie et la capacité d'adaptation est une qualité importante chez tous les humains. Cependant, certains éléments laissent croire que les enfants d'aujourd'hui subissent trop de changements, trop tôt dans leur vie, et que ces changements (principalement lorsqu'ils se produisent simultanément)

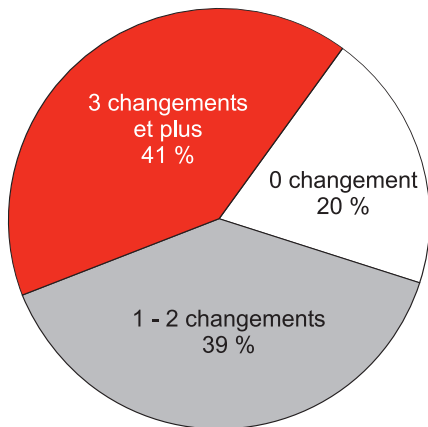
risquent d'avoir des répercussions importantes sur leur développement. Les déménagements répétés, les modifications apportées aux modalités de garde et les transferts d'une école à une autre constituent des exemples de changements courants dans la vie d'un enfant. Ces changements peuvent avoir une incidence marquée sur les jeunes enfants durant leurs années de formation, alors qu'ils se façonnent une personnalité et acquièrent des aptitudes sociales, établissent des relations avec leurs pairs et acquièrent des compétences pour assurer leur réussite scolaire et leur bien-être ultérieur.

Lors d'une récente étude, Dafna Kohen, Clyde Hertzman et Michele Wiens, de l'Université de la Colombie-Britannique, se sont penchés sur les répercussions des changements relatifs aux modalités de garde, à l'école et au lieu de résidence sur le développement des enfants du Canada. Cette étude portait sur tous les enfants âgés de 0 à 11 ans visés par la première étape de la collecte des données dans le cadre de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ). Les enfants ont été regroupés en trois catégories d'âge, comme suit : tout-petits (0-3 ans), enfants d'âge préscolaire (4-5 ans) et enfants d'âge scolaire (6-11 ans). Lorsque la taille de l'échantillon était suffisamment grande, les auteurs de l'étude se sont également penchés sur les différences entre les garçons et les filles.

Les changements sont fréquents chez les enfants

L'analyse a permis de constater que les enfants canadiens subissent de nombreux changements de milieu. Quarante-vingt pourcent des enfants d'âge scolaire ont changé d'école ou déménagé à une ou plusieurs reprises (durant leur vie) ou changé de gardienne (au cours de l'année précédente) et 41 % des enfants de ce groupe d'âge ont subi trois changements ou plus. Quarante-vingt un pourcent des enfants d'âge préscolaire ont subi des changements; 58 % d'entre eux n'ont subi qu'un ou deux changements alors que 23 % des enfants en ont subi trois ou plus. Dans le cas des enfants et des tout-petits qui se retrouvent en service de garde, 23 % d'entre eux ont subi un changement des modalités de garde au cours de l'année précédente.

Changements de milieu des enfants



Nombre total de changements subis par les enfants d'âge scolaire

Notes : Les enfants canadiens subissent de nombreux changements de milieu – nouvelle école, nouveau quartier, nouvelles modalités de garde. Pour bon nombre, ces changements ont une incidence négative.

Les données montrent le nombre de changements d'école ou de modalités de garde, ainsi que les déménagements au cours de l'année précédente.

Le changement a des répercussions

Le changement est associé à des caractéristiques socio-économiques familiales comme un niveau d'instruction peu élevé chez la mère, un revenu familial peu élevé et le fait qu'une femme soit chef de famille monoparentale. Les enfants de familles défavorisées subissent donc plus de changements que les enfants de familles à l'aise financièrement. Le changement est principalement associé à des problèmes de santé mentale chez la mère et ce, pour tous les types de changements et tous les groupes d'âge.

Les enfants ayant subi des changements relatifs aux modalités de garde ont un vocabulaire restreint et un tempérament difficile et souffrent plus souvent de troubles comportementaux. Ainsi, les enfants et les tout-petits ayant subi un ou plusieurs changements relatifs aux modalités de garde au cours de l'année précédente sont 33 % plus susceptibles d'avoir un tempérament difficile que les enfants n'ayant pas subi de changements. Les changements d'école et les déménagements entraînent une baisse des notes en mathématique, une augmentation du taux d'échec scolaire et une augmentation des troubles comportementaux. Vingt pourcent des enfants ayant changé d'école trois fois ou plus ont obtenu une note peu élevée en mathématique et 16 % d'entre eux ont redoublé une année (comparativement à

13 % et 4 % dans le cas des autres enfants). En outre, les déménagements se traduisent par un vocabulaire restreint (par exemple, les enfants d'âge préscolaire qui ont déménagé trois fois ou plus ont 33 % plus de risques que les autres enfants d'obtenir un résultat peu élevé au test permettant d'évaluer les mots compris). Plus les changements sont nombreux, plus les risques d'échec sont élevés.

Le changement de milieu a la même incidence chez les garçons et les filles. Lorsque l'échantillon est suffisamment grand pour permettre l'examen de l'interaction entre les enfants d'âge préscolaire, par exemple, on constate que les garçons et les filles ont des résultats moins bons et présentent plus de problèmes de comportement après avoir changé d'école ou déménagé à plusieurs reprises. Cependant, les garçons ont un niveau de compétence moins élevé et plus de troubles comportementaux.

Comment peut-on atténuer les répercussions d'un changement de milieu?

Il n'est pas toujours possible pour les familles de contrôler le nombre de changements. Il n'est pas non plus toujours possible ou souhaitable que le gouvernement intervienne pour essayer de réduire la fréquence des changements, mais les politiques englobant les programmes de soutien du revenu ou autres (par exemple, les services de garde devraient viser à minimiser les déménagements dans la mesure du possible).

Les auteurs pensent qu'on devrait insister sur les répercussions négatives du changement de milieu chez les enfants. On pourrait élaborer des programmes scolaires de façon à aider les enseignants à comprendre les problèmes des enfants ayant subi de nombreux changements d'école et déménagements. Les conseillers en orientation, les tuteurs et les parents doivent unir leurs efforts pour aider les jeunes enfants qui subissent des transitions.

Les services offerts aux familles sont importants étant donné que la stabilité familiale peut protéger un enfant ayant subi un changement. Les méthodes de prévention s'adressant d'abord aux familles ayant de jeunes enfants devraient

prévoir une aide et un appui prénatal adéquats, offrir aux enfants et à leurs familles, des relations d'aide et de confiance, et tenir compte du niveau de stress familial. Des initiatives d'aide individuelles sont nécessaires dans la collectivité et entre collectivités, de façon à ce que différents modes cohérents d'aide puissent être offerts aux familles qui déménagent.

La collectivité peut avoir une influence importante sur les enfants. Une collectivité stable qui offre un appui présente des avantages pour les enfants et leurs familles et peut compenser quelques-uns des facteurs de stress associés à un nouveau milieu.

L'intimidation et la victimisation : un jeu d'enfant ou un comportement dangereux?

L'intimidation et la victimisation sont sources d'inquiétude pour les enfants, les parents et les éducateurs. D'après les recherches, il semble que ces problèmes soient courants au Canada. En effet, 15 % des enfants canadiens ont intimidé d'autres enfants plus de deux fois durant l'année scolaire, alors que 9 % des enfants canadiens ont intimidé leurs compagnons au moins une fois par semaine. L'intimidation et la victimisation constituent des comportements asociaux ayant de graves répercussions sur le développement social, psychologique et émotif de toutes les personnes visées, c'est-à-dire les brutes, les victimes et leurs pairs. Les enfants qui sont des brutes ont tendance à rester des brutes jusqu'à l'âge adulte et à mettre au monde des enfants qui deviendront également des brutes. De même, les enfants qui sont des victimes ont tendance à mettre au monde des enfants qui deviendront également des victimes.

De plus en plus de recherches portent sur les facteurs associés à l'intimidation et à la victimisation et au lien entre ces deux comportements. Wendy Craig, Ray Peters et Roman Konarski,

de l'Université Queen, soulèvent un certain nombre de questions importantes en vue de mieux comprendre le processus en vertu duquel certains enfants deviennent des brutes alors que d'autres deviennent leurs victimes. Voici quelques-unes des questions qu'ils se posent : quelle est la fréquence des comportements d'intimidation et de victimisation au Canada? Et quelle est l'incidence des caractéristiques socio-démographiques de la famille, de la dynamique familiale et des troubles comportementaux sur l'intimidation et la victimisation?

L'analyse met l'accent sur les réactions des parents de garçons et de filles âgés de 4 à 11 ans qui fréquentent l'école et qui ont pris part au premier cycle de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ). En outre, les enfants âgés de 10 et 11 ans ont indiqué à quelle fréquence ils intimident les autres ou sont la cible de l'intimidation de leurs pairs. Aux fins de la recherche, l'intimidation est définie comme une interaction sociale au cours de laquelle un enfant dominant, la brute, fait preuve d'une agressivité soutenue à l'endroit d'un enfant ayant une personnalité plus soumise.

Un pourcentage élevé d'enfants canadiens affichent un comportement de brutes ou de victimes

Les auteurs font remarquer qu'un grand nombre d'enfants canadiens sont des brutes ou des victimes à l'école. Environ 1 garçon sur 7 âgé de 4 à 11 ans (14 %) intimide les autres et environ 1 garçon sur 20 (5 %) est victime d'une brute à l'occasion ou très souvent. Environ 1 fille sur 11 âgée de 4 à 11 ans (9 %) intimide les autres, alors qu'une fille sur 14 est victime d'une brute (7 %).

D'après les cas rapportés par les enfants âgés de 10 et 11 ans, il semble que la fréquence de l'intimidation et de la victimisation soit élevée et que les différences entre les sexes soient marquées. Dans l'ensemble, 17 % des garçons adoptent un comportement d'intimidation comparativement à 9 % dans le cas des filles. Quatorze pourcent des garçons sont victimes de brutes comparativement à 8 % des filles.

Incidence des cas d'intimidation et de victimisation au Canada

| | Cas signalés par les parents | | Cas signalés par les enfants mêmes | |
|------------------|------------------------------|--------|------------------------------------|--------|
| | Garçons | Filles | Garçons | Filles |
| 4-6 ans | | | | |
| Intimidation | 14,4 % | 9,4 % | - | - |
| Victimisation | 4,9 % | 4,4 % | - | - |
| 7-9 ans | | | | |
| Intimidation | 14,8 % | 7,9 % | - | - |
| Victimisation | 4,0 % | 7,4 % | - | - |
| 10-11 ans | | | | |
| Intimidation | 13,0 % | 9,2 % | 17,2 % | 8,7 % |
| Victimisation | 8,6 % | 9,1 % | 13,6 % | 8,1 % |

Note : Aucune donnée n'a été recueillie auprès des enfants de 4 à 6 ans et de 7 à 9 ans.

L'intimidation et la victimisation sont associées à d'autres problèmes de santé mentale

Les chercheurs soulignent plusieurs tendances importantes dans le cadre de leur analyse. Dans le cas des garçons et des filles de tout âge, l'intimidation est associée à d'autres comportements sociaux, notamment l'agressivité physique, l'agressivité indirecte, l'hyperactivité et les délits contre les biens. D'autre part, les enfants qui sont des victimes souffrent des mêmes troubles comportementaux que les brutes, en plus de l'anxiété, de la dépression, de la tristesse et des troubles affectifs. D'après les auteurs, le niveau élevé d'anxiété chez les enfants qui sont des victimes les rend particulièrement vulnérables aux réactions émotives extrêmes. Ils ont tendance à pleurer facilement, ils sont manifestement anxieux, n'ont aucun sens de l'humour, aucune confiance en eux et peu d'estime de soi et «récompensent» leurs attaquants en faisant preuve de soumission.

En outre, la victimisation et les problèmes connexes augmentent avec l'âge, ce qui laisse croire que ces problèmes sont plus fréquents chez les enfants plus âgés. Les troubles comportementaux des victimes sont également plus variés que ceux des brutes et ne sont pas aussi faciles à identifier.

Ainsi, étant donné que les problèmes comme l'anxiété et la dépression ne sont pas faciles à déceler, ils ont plus de chance de passer inaperçus que l'agressivité et les comportements perturbateurs.

La famille a une incidence sur l'intimidation et la victimisation

La famille et le processus de socialisation semblent avoir une incidence indirecte sur les comportements d'intimidation et de victimisation. Un statut socio-économique peu élevé, le chômage et l'âge des parents sont associés à des pratiques parentales négatives et à un comportement asocial chez les enfants. D'après Craig, Peters et Konarski, le stress familial (évalué en fonction du statut socio-économique de la famille) est associé à une interaction négative hostile accrue entre les parents et leurs enfants, ainsi qu'à des mesures disciplinaires dures et inconstantes. D'après les chercheurs, ces types d'interaction servent à perpétuer les comportements d'agressivité et d'intimidation grâce à divers processus. Premièrement, les parents qui manifestent de l'agressivité à l'endroit de leurs enfants enseignent à ces derniers que l'agressivité et l'abus de pouvoir constituent des comportements normaux. Deuxièmement, l'adoption de pratiques parentales sévères encourage les enfants à adopter une attitude hostile envers les autres. Un comportement agressif peut ensuite se généraliser et il peut se manifester sous forme d'intimidation et prendre la forme d'autres comportements.

On peut mettre un terme à l'intimidation et à la victimisation grâce à une intervention stratégique

L'intimidation et la victimisation ont certaines répercussions à long terme pour les enfants visés. Les brutes et les victimes risquent d'éprouver des problèmes à l'adolescence et à l'âge adulte. Cette recherche soulève quelques questions graves pour les parents, les écoles et les décideurs quant à la sécurité psychologique et physique des enfants en milieu scolaire. Les administrateurs scolaires devraient adopter des politiques de tolérance zéro face à la violence dans les écoles. L'une des stratégies possibles consisterait à encourager les victimes

à signaler les cas d'intimidation et à former les enseignants de façon à ce qu'ils soient en mesure de reconnaître les signes d'intimidation et de victimisation.

Les victimes ont d'autres problèmes de santé mentale qui doivent être réglés. Divers programmes (par exemple, une thérapie) seraient utiles pour les aider à s'en sortir. On peut également enseigner aux victimes comment résister aux brutes et comment s'affirmer lorsqu'ils sont victimes de ces derniers, des compétences qui leur permettraient d'améliorer leur image d'eux-mêmes et leur niveau de confiance et qui leur indiqueraient où et à qui s'adresser pour obtenir de l'aide en cas de victimisation.

Les processus de socialisation familiale doivent également être ciblés de façon à ce que les victimes et les brutes obtiennent l'aide dont ils ont besoin pour grandir en santé. Il faut élaborer des programmes pour venir en aide aux enfants et aux parents. Pour ce faire, on peut offrir aux enfants des séances de thérapie individuelle et collective leur permettant d'exprimer leurs préoccupations et d'acquérir des aptitudes sociales appropriées. Les parents, quant à eux, profiteraient d'une augmentation du nombre de programmes communautaires. Le soutien communautaire pourrait prendre la forme de cours sur les pratiques parentales et de services d'intervention communautaire.

L'agressivité chez les filles constitue également un problème

L'agressivité chez les enfants a de graves répercussions pour les enfants mêmes, pour leur famille et pour la société en général. Elle engendre des coûts à court et à long terme. Un enfant agressif a souvent plus de troubles affectifs, scolaires et sociaux que les autres enfants et il risque davantage de devenir une victime. En outre, il est peu probable que ces enfants règlent leurs problèmes, ils risquent plutôt de souffrir de toute une gamme de problèmes d'adaptation à l'adolescence et à l'âge adulte, y compris le

décrochage scolaire, les grossesses à l'adolescence, les problèmes parentaux, les mesures disciplinaires dures et la criminalité. Les familles de ces enfants connaissent vraisemblablement des conflits parents-enfants et des conflits entre frères et sœurs. Les coûts à court et à long terme pour la société prennent diverses formes, notamment les souffrances physiques et psychologiques des victimes de l'agressivité et les coûts associés à un comportement criminel et asocial.

Les études portant sur l'agressivité visent principalement les garçons, et le taux d'agressivité est effectivement plus élevé chez les garçons que chez les filles, mais les filles peuvent également faire preuve d'agressivité et les répercussions peuvent être graves. Même si, au Canada, les filles et les femmes commettent moins de crimes violents que les garçons et les hommes, le taux d'agressivité chez les adolescentes a augmenté beaucoup plus rapidement que chez les adolescents. Les filles courent moins de risques d'être arrêtées pour des actes de violence, mais elles peuvent éprouver des problèmes sérieux de dysfonctionnement, de violence et de victimisation, y compris entretenir des relations avec des hommes violents et des problèmes liés à l'éducation des enfants. Debra Pepler et Farrokh Sedighdeilami, de l'Université York, ont utilisé les données de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) pour se pencher sur l'hypothèse selon laquelle les filles agressives ont plus de problèmes que les autres filles et que cette situation engendre des risques et des répercussions à long terme. Ils ont conclu que l'agressivité chez les filles doit être prise en considération aux fins de la politique gouvernementale et qu'elle mérite notre attention et notre intervention. En tant que futures mères, ces filles jouent un rôle important dans la transmission de la violence d'une génération à une autre.

Les auteurs ont utilisé les données de l'ELNEJ pour comparer des garçons et des filles très agressifs âgés de 10 et de 11 ans, d'après une évaluation de l'agressivité (physique et indirecte) faite par les parents et par les enfants. Ils ont également examiné les troubles émotifs et psychosociaux, ainsi que les facteurs qui, au sein des familles et du groupe des pairs, sont associés à l'agressivité.

Problèmes associés à l'agressivité

Les auteurs ont constaté que, de façon générale, les filles ne sont pas aussi agressives que les garçons — 5,7 % des filles sont agressives comparativement à 10,8 % des garçons. Cependant, les filles qui sont agressives éprouvent les mêmes problèmes que les garçons agressifs. Les deux sexes semblent éprouver des problèmes d'ordre personnel, familial et social et sont plus susceptibles que les enfants non agressifs d'éprouver des troubles émotifs et des problèmes d'image de soi. Les garçons agressifs recourent plus souvent à la violence physique alors que les filles recourent à l'agressivité indirecte (par exemple, la violence verbale ou un comportement visant à réduire l'estime de soi chez les autres et à entraver les relations avec les pairs).

Problèmes personnels

Les garçons et les filles agressifs ont plus de problèmes d'hyperactivité et d'inattention que les enfants non agressifs, quoique les garçons ont plus de troubles d'hyperactivité et d'inattention. Les enfants agressifs (garçons et filles) ont également plus de troubles émotifs, ont une moins grande estime d'eux, ont plus souvent un comportement asocial ou difficile et des problèmes à l'école. D'après les auteurs, un examen plus poussé des données longitudinales serait nécessaire pour déterminer si les problèmes psychosociaux sont à l'origine de l'agressivité ou s'ils découlent de celle-ci.

Problèmes familiaux

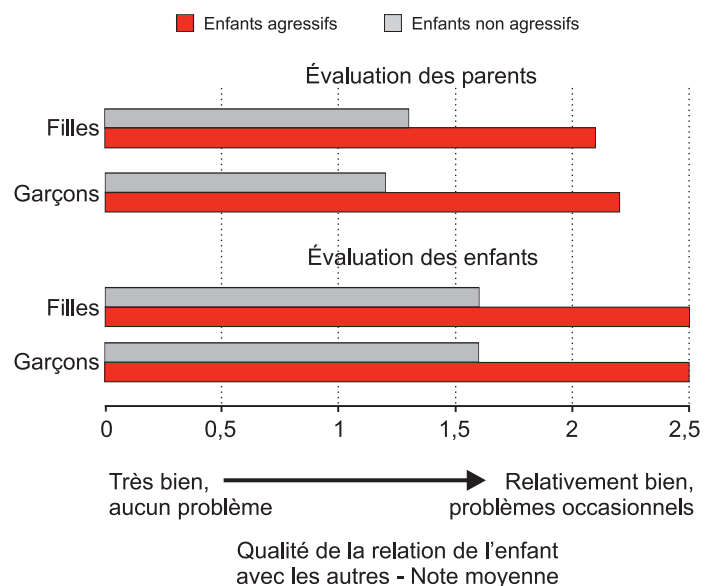
Bon nombre de problèmes familiaux sont associés à la naissance de l'agressivité chez les garçons. C'est le cas, notamment, de la violence familiale, des pratiques parentales inefficaces, des conflits parents-enfants et des conflits entre frères et sœurs. D'après les données de l'ELNEJ, les filles agressives proviennent également de familles où le taux de ces problèmes est plus élevé que dans le cas des autres enfants. Les données indiquent donc un lien significatif entre la violence familiale, les conflits parents-enfants, les conflits entre frères et sœurs et l'agressivité chez les garçons et les filles.

Problèmes avec les pairs

La relation des filles avec leurs pairs revêt une importance capitale étant donné le risque de problèmes à l'âge adulte au chapitre de l'éducation des enfants et des relations avec les hommes. Le groupe des pairs joue un rôle important dans le développement des problèmes d'agressivité. Les enfants qui font preuve d'agressivité ne sont généralement pas aimés de leurs pairs. Par conséquent, ils risquent d'avoir plus de conflits et moins d'amis. Si un grand nombre de leurs compagnons de classe ne les aiment pas, les enfants agressifs risquent d'établir des liens avec d'autres enfants qui éprouvent des problèmes. Les enfants qui ne sont pas aimés de leurs compagnons sont souvent victimes de ces derniers. Par conséquent, les enfants agressifs courent plus de risques de devenir victimes de leurs compagnons. Les données de l'ELNEJ montrent que les filles agressives ont plus de problèmes avec leurs pairs que les filles non agressives et autant que les garçons agressifs; les résultats sont les mêmes selon que l'évaluation est effectuée par les parents ou les enfants. Les conflits avec les pairs, les problèmes au niveau des relations sociales, le peu de contact avec les pairs, les amitiés avec d'autres enfants problèmes et la victimisation sont tous associés à l'agressivité chez les garçons et les filles.

Évaluation des conflits avec les pairs

Points de vue différents des parents et des enfants



Que faire pour remédier à cette situation?

Les auteurs pensent que ces analyses nous permettent de mieux comprendre l'agressivité chez les filles et d'identifier plus rapidement les filles (et les garçons) risquant d'adopter un comportement agressif. Voici quelques-unes de leurs recommandations :

- ▶ intervention auprès des filles faisant partie de familles où il existe de la violence, des pratiques parentales inefficaces et un taux élevé de conflits;
- ▶ soutien des filles agressives et de leurs pairs afin d'établir des relations positives avec les autres grâce à l'acquisition d'aptitudes et à la compréhension;
- ▶ évaluations et interventions multidimensionnelles (tenant compte de la vraisemblance d'autres problèmes).

En déterminant les problèmes qu'éprouvent les filles agressives, nous pouvons commencer à planifier une intervention efficace en vue d'assurer le développement optimal des jeunes canadiennes, qui détiennent l'avenir dans leurs mains en tant que mères de la prochaine génération.

Les enfants d'immigrants ont moins de problèmes de santé mentale que les enfants canadiens

Chaque année, près d'un quart de millions de personnes immigreront au Canada. Environ 20 % d'entre elles sont des enfants âgés de moins de 12 ans. Leur expérience dans les années qui suivent leur arrivée au Canada a une incidence sur leur chance de s'en sortir. Les familles d'immigrants doivent surmonter leur exil, s'adapter à une nouvelle culture voire apprendre une nouvelle langue et appliquer leurs aptitudes et leurs talents dans un nouveau contexte.

Les recherches montrent que 30,7 % (environ un tiers) des familles d'immigrants sont pauvres, comparativement à 13,2 % des familles canadiennes. Cette situation est attribuable à divers facteurs. En effet, les parents formés

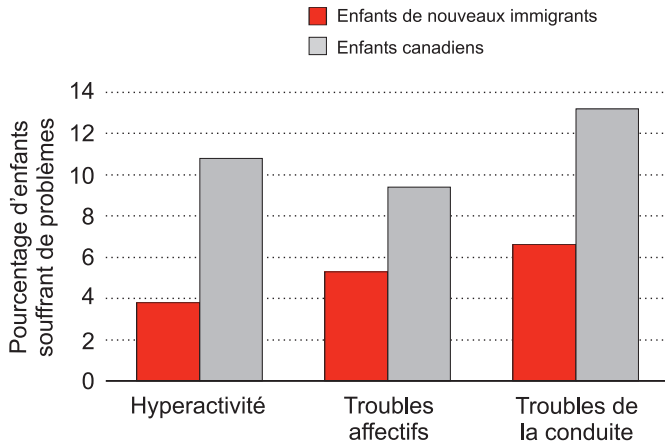
dans un pays étranger doivent souvent surmonter des obstacles pour que leurs aptitudes soient reconnues au Canada. La candidature des immigrants qui postulent un emploi est parfois rejetée parce que ces derniers n'ont pas d'expérience au Canada. Les personnes qui ne parlent ni anglais ni français ont de la difficulté à obtenir un emploi pour lequel elles ont la formation requise et doivent parfois accepter des emplois peu rémunérateurs jusqu'à ce qu'ils connaissent l'une des deux langues officielles. Les immigrants peuvent également être victimes de discrimination. Une fois qu'ils occupent un emploi peu rémunérateur, leur mobilité est réduite et ils ont peu de chances d'avancement. Quelle que soit la raison, les immigrants passent généralement par une période de chômage ou de sous-emploi lorsqu'ils arrivent au Canada. Une grande proportion de familles d'immigrants sont pauvres durant les dix premières années environ. Une fois que les immigrants se sont adaptés au Canada et aux exigences du marché du travail, cependant, le revenu moyen des familles d'immigrants est supérieur à celui des familles canadiennes.

La période d'adaptation initiale peut constituer une source de stress pour les parents et les enfants. On pourrait s'attendre à ce que la santé mentale des enfants d'immigrants s'en ressente et à ce que cette situation ait des répercussions sur le rendement scolaire. De tels facteurs pourraient avoir des répercussions sur leurs chances de réussite au Canada.

Même si un plus grand nombre d'enfants d'immigrants sont pauvres, la plupart d'entre eux ont moins de problèmes de santé mentale que les enfants canadiens

Cependant, d'après les recherches menées par Morton Beiser, Feng Hou et Ilene Hyman, du Clarke Institute of Psychiatry/Université de Toronto, et Michel Tousignant, de l'Université du Québec à Montréal, et qui font appel aux données de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ), les enfants d'immigrants ont moins de problèmes de santé mentale que les enfants canadiens. Les trois problèmes de santé mentale les plus fréquents chez les enfants sont l'hyperactivité, les troubles de la conduite et les troubles affectifs.

La santé mentale chez les nouveaux immigrants et chez les enfants canadiens



Seulement 3,8 % des enfants d'immigrants présentent de graves symptômes d'hyperactivité comparativement à 10,8 % des enfants canadiens. La proportion des enfants d'immigrants ayant des troubles affectifs est moins élevée que dans le cas des enfants canadiens (5,3 % comparativement à 9,1 %). Les enfants canadiens ont deux fois plus de troubles de la conduite que les enfants d'immigrants (13,2 % contre 6,7 %).

En outre, les enfants d'immigrants semblent bien réussir à l'école après la période d'adaptation initiale. Les études montrent que les enfants d'immigrants affichent un rendement supérieur aux enfants nés au Canada et qu'ils ont plus de chances de prononcer le discours d'accueil ou le discours d'adieu à l'école.

Qu'est-ce qui protège les enfants d'immigrants contre les effets insidieux de la pauvreté?

La pauvreté a une incidence sur la santé mentale de tous les enfants. Les enfants de milieux défavorisés affichent un taux plus élevé d'hyperactivité, de troubles émotifs et de troubles de la conduite. Les recherches montrent que la pauvreté a des répercussions plus importantes chez les enfants canadiens que chez les enfants d'immigrants. Pourquoi? Les familles canadiennes pauvres affichent plus souvent un dysfonctionnement familial et des pratiques parentales

inefficaces et sont plus souvent dirigées par un parent célibataire souvent déprimé. Les analyses statistiques montrent que la plupart des problèmes de santé mentale dont souffrent les enfants canadiens découlent de ces caractéristiques familiales associées à la pauvreté plutôt que de privations matérielles. En revanche, les familles d'immigrants pauvres semblent être en mesure d'offrir une stabilité et un soutien émotifs. Les problèmes de santé mentale qu'éprouvent les enfants d'immigrants sont plus souvent attribuables uniquement à la pauvreté.

Le chômage et la pauvreté sont sources d'adversité pour les immigrants — mais la promesse d'une vie meilleure les encourage à tenir le coup. Dans le cas des familles canadiennes pauvres, la pauvreté a tendance à faire partie du dysfonctionnement familial, de la structure familial monoparentale, de l'abus d'alcool et de la maladie mentale chez les parents — tous des facteurs qui ont une incidence sur les pratiques parentales et sur la santé mentale des enfants. Le contexte de la pauvreté vient modifier l'incidence sur la santé mentale des enfants d'immigrants et des enfants canadiens, ce qui entraîne des taux de bien-être différents.

La diminution de la pauvreté chez les enfants d'immigrants et les enfants canadiens est une étape importante pour permettre aux familles d'assurer la réussite de leurs enfants à l'école et dans la vie en général.

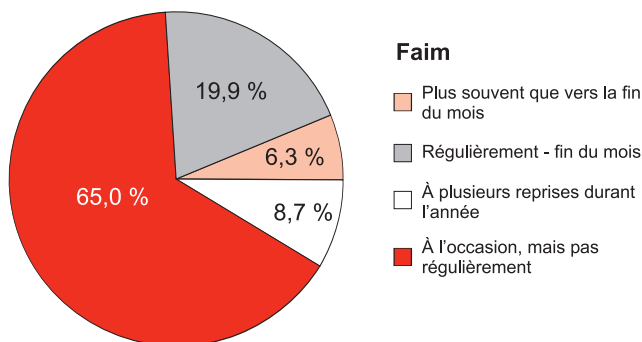
Environ un tiers des enfants d'immigrants débutent leur vie au Canada dans la pauvreté. Cette situation défavorable risque de nuire à leur santé mentale et à leur rendement scolaire, compromettant ainsi leur contribution ultérieure à leur pays d'adoption. Même si la pauvreté est souvent temporaire, une période de 10 ans peut couvrir toute la période de formation d'un enfant. Les programmes visant à faciliter l'adaptation des familles d'immigrants et leur intégration au marché du travail pourraient réduire considérablement le taux de pauvreté et la durée de celle-ci, et cette situation pourrait avoir des résultats positifs pour les parents d'immigrants, leurs enfants et la société canadienne dans son ensemble.

La faim chez les enfants : les mères se privent pour leurs enfants

Le Canada est un pays riche classé au premier rang selon l'indice du développement humain de l'Organisation des Nations Unies. En outre, le Canada a joui de plus de 50 ans de développement social, à l'ère postindustrielle suivant la Deuxième Guerre mondiale, pour mettre en œuvre un cadre social efficace. Pourtant, la pauvreté reste un problème au Canada et la pauvreté chez les enfants constitue une question d'intérêt national. Dans le cas des enfants, les conséquences de la pauvreté signifient trop souvent une mauvaise santé, une mauvaise nutrition, des problèmes de développement et une piètre maturité scolaire. La faim est un symbole universel de privation et un indicateur important de la pauvreté extrême.

Une analyse de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) menée par Lynn McIntyre, Sarah Connor et James Warren, de l'Université de Dalhousie, portait sur le problème de la faim au Canada et elle a permis de déterminer les caractéristiques des familles et les mesures qu'elles prennent lorsqu'elles n'ont plus de nourriture ou qu'elles n'ont plus d'argent pour acheter de la nourriture. Les données de cette étude proviennent du premier cycle de collecte de données et portent sur les

Le problème de la faim au Canada



Note : Même dans un pays riche comme le Canada, la faim constitue un problème réel pour bon nombre de familles. En 1994, quelque 57 000 familles canadiennes ayant des enfants étaient considérées comme des familles ne mangeant pas à leur faim.

familles ayant des enfants âgés de 0 à 11 ans. D'après les résultats, en 1994, quelque 57 000 familles canadiennes ayant des enfants (1,2 % de toutes les familles faisant partie de l'échantillon) ont souffert de la faim. Pour plus du tiers de ces familles, la faim est un problème fréquent (qui survient à plusieurs reprises durant l'année).

Que font les familles pour surmonter ce problème?

Les deux mesures les plus courantes visant à contrer le problème de la faim consistent à demander de l'aide auprès d'une banque d'alimentation ou auprès de membres de la famille. La mesure prise varie selon le genre de famille. Les utilisateurs des banques d'alimentation sont principalement des parents célibataires (surtout des mères). Quant aux familles demandant de l'aide à des membres de leur famille, elles sont généralement formées de deux parents biologiques et d'un nombre peu élevé d'enfants âgés de 0 à 17 ans et elles ont un revenu familial relativement peu élevé. Le fait que les familles monoparentales font appel aux banques d'alimentation confirme l'idée qu'elles n'ont pas de soutien social et la possibilité qu'elles souffrent de l'humiliation associée au recours à un tel service.

Les mères se sacrifient au profit de leurs enfants...

Les familles ne sont pas toujours en mesure de faire face à une pénurie de nourriture. L'une des principales constatations de cette étude est que, lorsqu'elles sont confrontées à une pénurie de nourriture, les mères se sacrifient au profit de leurs enfants. Trente-quatre pourcent des familles manquant de nourriture ont indiqué que le parent saute des repas ou mange moins lorsque la famille manque de nourriture. En fait, les parents ont sept fois plus de risques que leurs enfants de souffrir de la faim. Les familles qui ont connu la faim sont plus susceptibles d'être formées d'une mère affamée et d'un enfant à peine nourri.

En outre, étant donné que 26,7 % des mères souffrant de la faim ont indiqué qu'elles réduisent la variété des aliments offerts aux membres de la famille en cas de pénurie, il se peut que même lorsque les enfants ont de la nourriture, la

valeur nutritive de leurs aliments soit loin d'être idéale. En outre, cette absence de nourriture a des conséquences. Les enfants de familles affamées ont des problèmes de santé beaucoup plus importants que les autres enfants. Alors que 87,2 % des enfants ont une très bonne ou une excellente santé, seulement 70,9 % des enfants de familles souffrant d'un problème de la faim ont une bonne santé.

Mais qui sont ces familles?

Il s'agit de familles monoparentales, de familles qui reçoivent des prestations d'aide sociale et de familles autochtones ne vivant pas sur une réserve indienne (les Autochtones vivant sur une réserve indienne ne faisaient pas partie de l'échantillon prélevé). Les familles touchant un revenu très peu élevé ont plus de chances de souffrir de la faim. La différence de revenu annuel entre les familles qui manquent souvent de nourriture et les familles qui manquent de nourriture à l'occasion seulement se situe autour de 5 000 \$.

Plus de la moitié des mères qui souffrent du problème de la faim (58 % comparativement à 42 % seulement des mères qui ne souffrent pas de ce problème) ont des problèmes de santé chroniques. Les mères qui souffrent du problème de la faim sont également limitées dans leurs activités, ce qui indique la gravité de leur condition et l'incidence négative sur leur qualité de vie. Plus de deux tiers des mères qui souffrent du problème de la faim ont un diplôme d'études secondaires et plus de 50 % ont même fait des études postsecondaires, ce qui signifie que l'éducation ne permet pas, à elle seule, d'éliminer le problème de la faim ou de la pauvreté extrême chez les mères de jeunes enfants.

L'usage du tabac est également très élevé chez les mères qui souffrent du problème de la faim et encore plus élevé chez les mères qui manquent souvent de nourriture. L'une des principales incidences de la cigarette réside toutefois dans la réduction du niveau de stress et les études ont montré que la crainte de manquer de nourriture est un facteur de stress important chez les familles à faible revenu. Le niveau de stress peut même être plus élevé chez les familles qui souffrent du problème de la faim.

Que peut-on faire pour enrayer le problème de la faim au pays?

Au Canada, la faim témoigne d'une pauvreté extrême et a des répercussions à long terme sur la santé et le développement des enfants. Le lien entre la pauvreté et l'insécurité est très simple : moins on a d'argent, moins on peut acheter de la nourriture et plus on risque d'acheter de la nourriture de moins bonne qualité. D'après une étude menée auprès de femmes défavorisées vivant dans les régions urbaines de la Nouvelle-Écosse, il semble que chez les femmes vivant partiellement ou entièrement de l'aide sociale, l'argent consacré à la nourriture est utilisé à d'autres fins. Il est donc essentiel que le montant des prestations permette aux familles de répondre à leurs besoins fondamentaux, à leurs besoins en matière de nourriture et à leurs autres besoins.

Même si les banques et les programmes d'alimentation ont été créés afin de venir en aide au nombre croissant de personnes à faible revenu incapables de subvenir à leurs besoins en matière de nourriture, leur prolifération et le mode d'utilisation montrent qu'ils sont de plus en plus institutionnalisés. Les auteurs considèrent que les banques d'alimentation ne constituent pas une mesure d'intervention publique efficace pour contrer le problème de la faim, du point de vue de leur accessibilité, de leur disponibilité, de leur souhaitabilité ou de leur soutien nutritionnel. Ils recommandent donc des modèles d'aide fiables pour contrer le problème de la faim.

Les relations étroites permettent de réduire la fréquence des troubles comportementaux chez les enfants très vulnérables

Les enfants n'ont pas tous une vie sans problème et ne reçoivent pas tout le soutien dont ils ont besoin. En effet, certains enfants sont confrontés à des facteurs de

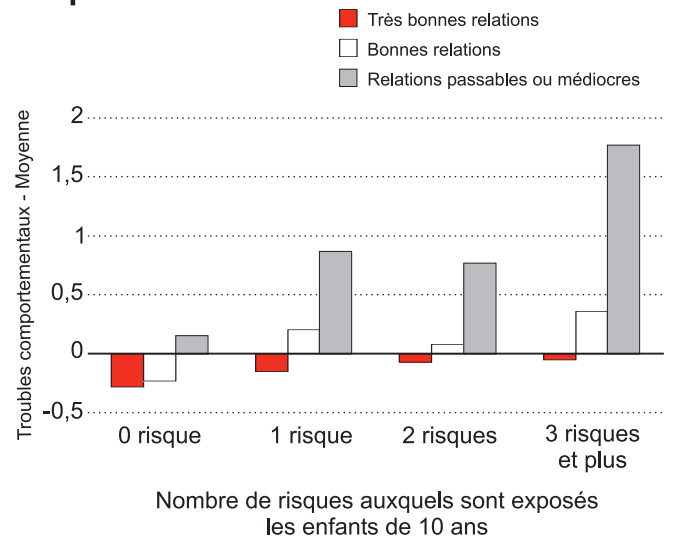
risque comme la pauvreté, le divorce et l'alcoolisme très tôt dans leur vie. Lorsque ces facteurs de risque s'accumulent, les enfants ont tout un défi à relever et ils risquent de souffrir de troubles comportementaux. Cependant, bon nombre d'enfants vivant des situations stressantes à la maison n'ont pas plus de problèmes que les autres enfants. Pourquoi donc? L'un des facteurs qui semble aider les adultes et les enfants qui vivent des situations stressantes réside dans la qualité de leurs relations avec les autres.

Dans le cadre de leur étude des risques et de la résilience associés aux enfants âgés de 6 et de 10 ans, Jenny Jenkins et Daniel Keating, de l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario (Université de Toronto), ont examiné l'hypothèse selon laquelle les relations affectives autres que parentales seraient associées à des niveaux peu élevés de troubles comportementaux chez les enfants très vulnérables. Ils ont vérifié l'exactitude de cette hypothèse en comparant le niveau de troubles comportementaux chez les enfants très vulnérables et chez les enfants peu vulnérables. Les données ont permis de constater que les enfants âgés de 10 ans et confrontés à des risques multiples mais entretenant de bonnes relations avec leurs frères et sœurs, leurs amis ou leurs enseignants ont moins de troubles comportementaux que les autres. Leur niveau de problèmes est comparable à celui des enfants de 10 ans qui ne sont confrontés à aucun facteur de risque.

Les chercheurs ont utilisé les données de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (ELNEJ) pour comparer l'évaluation du comportement d'enfants de 6 et de 10 ans très vulnérables et peu vulnérables effectuée par des enseignants. La qualité des trois genres de relations autre que parentales (avec les enseignants, les amis et les frères et sœurs) a été examinée en fonction du comportement adopté par les enfants confrontés à divers niveaux de risque.

Un enfant ayant des problèmes à extérioriser ses sentiments est un enfant qui manifeste sa détresse intérieure en s'en prenant aux autres (notamment en mentant, en volant et en se battant ou en essayant d'amener les autres à s'en prendre à une autre personne) ou en manifestant de

Les enfants très vulnérables de 10 ans qui entretiennent de bonnes relations avec les autres ont moins de troubles comportementaux



l'hyperactivité (c'est-à-dire en étant incapable de rester assis et en agissant sans réfléchir, par exemple). Un indice de risque a été mis au point pour évaluer les risques auxquels est confronté chaque enfant. Dix facteurs reconnus comme ayant une incidence sur l'augmentation des troubles comportementaux chez les enfants forment cet indice. Un enfant est considéré comme un enfant peu vulnérable s'il ne présente aucun risque. Un enfant présentant trois facteurs de risque ou plus est considéré comme un enfant très vulnérable. Les données relatives aux relations autres que parentales ont été recueillies auprès des parents qui ont évalué la qualité de la relation entre leur enfant et son enseignant, ses amis et ses frères et sœurs.

Quels ont été les résultats?

Les chercheurs ont constaté que 4 % environ des enfants de 6 et de 10 ans vivent des situations extrêmement stressantes. Bien que bon nombre de ces enfants n'affichent aucun problème, près de la moitié des enfants exposés à quatre facteurs de risque ou plus souffrent de troubles comportementaux, ce qui représente cinq fois le taux établi dans le cas des enfants qui ne sont exposés à aucun facteur de risque.

Une saine relation avec les frères et sœurs, les amis et les enseignants semble protéger les enfants de 10 ans contre les risques. Les enfants qui ont de bonnes relations avec des personnes autres que leurs parents ont beaucoup moins de troubles comportementaux (le taux de problème est comparable à celui des enfants qui ne vivent pas des situations stressantes) que les enfants qui n'ont pas de bonnes relations de ce genre. On ne sait pas exactement pourquoi cette tendance n'est pas aussi évidente chez les enfants de 6 ans. D'autres données longitudinales permettront un examen plus attentif des différences évidentes.

L'indice de risque des enfants

Les facteurs ci-après ont une incidence sur l'augmentation des troubles comportementaux chez les enfants. Aux fins de la présente étude sur le risque et la résilience, un enfant qui présente plus de trois de ces facteurs de risque est considéré comme un enfant très vulnérable :

- ▶ Les parents de l'enfant déclarent un niveau élevé d'insatisfaction face à leur mariage.
- ▶ Les parents de l'enfant sont divorcés.
- ▶ Le revenu familial ne permet pas de répondre aux besoins de la famille.
- ▶ Le principal dispensateur de soins souffre de dépression.
- ▶ La famille compte plus de quatre enfants.
- ▶ La mère était âgée de 19 ans ou moins au moment de la naissance de l'enfant.
- ▶ Les parents adoptent des pratiques parentales inefficaces.
- ▶ La mère abuse de l'alcool.
- ▶ Le père abuse de l'alcool.
- ▶ L'enfant souffre d'un problème d'apprentissage diagnostiqué.

Les adultes autres que les parents exercent une influence sur les enfants de 10 ans. Parmi les trois genres de relations étudiées, les relations avec les enseignants sont celles qui ont la plus grande incidence sur le comportement des enfants de 10 ans. Une bonne relation avec un enseignant est associée à un niveau moins élevé de troubles comportementaux et ce, peu importe le facteur de risque, principalement chez les enfants. Pour tous les niveaux de risque, si les garçons n'ont pas une bonne relation avec leur enseignant, ils affichent un taux élevé de troubles comportementaux. On ne sait pas exactement pourquoi les garçons peu vulnérables affichent également des niveaux élevés de troubles comportementaux lorsque la relation avec l'enseignant n'est pas positive. Les écoles obligent les étudiants à travailler sans faire de bruit et à ne pas avoir recours à de la violence verbale ou physique. Étant donné que les garçons ont plus de difficulté à respecter ces exigences que les filles, ils ont besoin d'enseignants compréhensifs et réceptifs.

Si les garçons ont besoin d'une bonne relation avec leurs enseignants, ils sont moins susceptibles que les filles d'établir des relations étroites de toutes sortes. Cette situation, associée au risque plus élevé chez les garçons d'afficher des troubles comportementaux, vient accroître leur vulnérabilité en cas de situation stressante.

Outre la qualité des relations, le nombre de relations étroites utiles varie dans le cas des enfants très vulnérables et ce, peu importe l'âge. Les données montrent que, dans le cas des enfants âgés de 10 ans, une seule relation étroite n'est pas aussi utile que deux ou plus. Les enfants de 6 ans n'ont besoin que d'une seule relation de ce genre (avec un enseignant, un ami ou leurs frères et sœurs). Cela signifie donc que, à mesure que les enfants vieillissent, leur monde s'élargit, ce qui fait qu'ils ont besoin de plus de soutien.

Quelles sont les répercussions de ces constatations?

La qualité des relations sociales des enfants est importante et leur permet de faire face aux situations stressantes. Les personnes autres que les parents peuvent avoir une influence sur les enfants. Nous supposons que les saines relations avec

les amis sont importantes. Les relations avec les frères et sœurs ne sont pas toujours perçues comme une nécessité. L'acceptation de la rivalité fraternelle risque d'éliminer une source naturelle de soutien. L'importance des relations avec les enseignants montre que les enseignants ont besoin du temps, des connaissances et de l'empathie nécessaires pour établir une saine relation avec tous leurs étudiants, principalement les garçons. Les enfants ont besoin de soutien communautaire pour faciliter l'établissement de relations étroites.

L'établissement d'une saine relation avec des adultes et d'autres enfants est une aptitude acquise très tôt dans la vie. Les enfants doivent être orientés dans le cadre de ce processus d'apprentissage. La présente étude souligne la nécessité d'aider les jeunes garçons. Les programmes d'intervention et de prévention mettant l'accent sur l'aide devant être offerte aux enfants pour les amener à établir des relations utiles avec des personnes autres que leurs parents peuvent être offerts à la maison, à l'école ou dans la collectivité.

L'étude ouvre la voie à de nombreuses recherches. Il faut déterminer pourquoi certaines relations ont plus d'incidence sur le comportement des enfants très vulnérables que sur le comportement des enfants peu vulnérables et de quelle façon les relations permettent de réduire l'incidence de circonstances défavorables pour les enfants. D'autres secteurs d'intérêt comprennent la description d'une bonne relation (par l'enfant plutôt que par un parent ou un enseignant) et la différence entre les garçons et les filles en ce qui a trait à leurs relations avec les autres. La réponse à ces questions, et à d'autres, nous aidera à déterminer quelles mesures peuvent être prises pour renforcer les relations entre les enfants et d'autres personnes.

Liste des études présentées dans le *Bulletin*

Tous les documents de travail ont été publiés par la Direction générale de la recherche appliquée, Politique stratégique, Développement des ressources humaines Canada, Ottawa, octobre 1998.

Beiser, Morton, Feng Hou, Ilene Hyman et Michel Tousignant. *Growing Up Canadian: A Study of New Immigrant Children*, W-98-24E.

Boyle, Michael et Ellen Lipman. *Do Places Matter? A Multi-level Analysis of Geographic Variations in Child Behaviour in Canada*, W-98-16E.

Connolly, Jennifer, Virginia Hatchette, Loren McMaster. *School Achievement of Canadian Boys and Girls in Early Adolescence: Links with Personal Attitudes and Parental and Teacher Support for School*, W-98-14E.

Craig, Wendy, Ray Dev. Peters et Roman Konarski. *Bullying and Victimization Among Canadian School Children*, W-98-28E.

Haddad, Tony. *Les modalités de garde et l'émergence de problèmes affectifs ou comportementaux*, W-98-9F.

Jenkins, Jenny et Daniel Keating. *Les risques et la résistance chez les enfants de six et de dix ans*, W-98-23F.

Kohen, Dafna, Clyde Hertzman et Jeanne Brooks-Gunn. *Neighbourhood Influences on Children's School Readiness*, W-98-15E.

Kohen, Dafna, Clyde Hertzman et Michele Wiens. *Environmental Changes and Children's Competencies*, W-98-25E.

Lefebvre, Pierre et Philip Merrigan. *Les antécédents familiaux, le revenu familial, le travail de la mère et le développement de l'enfant*, W-98-12F.

McIntyre, Lynn, Sarah Connor et James Warren. *Aperçu de la faim chez les enfants au Canada*, W-98-26F.

Offord, David Ellen Lipman et Eric Duku. *Sports, the Arts and Community Programs: Rates and Correlates of Participation*, W-98-18E.

Pepler, Debra et Farrokh Sedighdeilami. *Les filles agressives au Canada*, W-98-30F.

Ross, David, Paul Roberts et Katherine Scott. *Facteurs médiateurs influant sur les résultats du développement des enfants de familles monoparentales*, W-98-8F.

Ross, David, Paul Roberts et Katherine Scott. *Variation des résultats développementaux chez les enfants des familles monoparentales*, W-98-7F.

Ryan, Bruce et Gerald Adams. *Family Relationships and Children's School Achievement*, W-98-13E.

Notes :